

Traces de recherche

Se glisser dans les plis du monde
Dialogues avec les autres-qu'humain·e·s

Natacha Romanovsky

Recherche menée à L'L
De janvier 2021 à juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

1/ Quoi, pourquoi, comment p.3

L'envie de départ. L'intuition comme guide p.3

Pourquoi aller autrement vers l'autre-qu'humain·e ? p.3

Le départ en recherche p.4

Quelles pratiques inventer ? p.4

2/ Comment je rencontre l'autre-qu'humain·e p.6

Première pratique : Perception active ou perception directe p.6

Effets de cette pratique de perception active/directe sur la chercheuse p.7

L'association de théroperceptionnistes p.8

Deuxième pratique : Art du bivouac. L'usage de la tente (et l'insouciance à nouveau) p.8

Troisième pratique : Crapahutage p.10

3/ Notions p.13

Les textures p.13

Silence-solitude-paysage p.15

Densité p.16

Faire attention. L'*Awareness* p.16

4/ Identité, l'évolution du JE p.19

Sentiment de famille p.19

Transcorporel et transtemporel p.20

Mon identité humaine-mais-pas-que p.20

Bide, bactéries, silence et solitude et microbiote. Retour de l'humaine et limites de l'expérience p.21

5/ Partage. Comment décrire, comment partager p.24

Pourquoi raconter une « autre » histoire p.24

Qu'est-ce que je cherche à partager. Enjeux globaux p.24

Comment partager ? Les différents outils : mots, images, son, corps p.25

Les mots p.25

Nature p.25

Communication p.26

L'invention de mots pour décrire p.26

L'invention de récits pour amener un point de vue moins normatif p.27

Les images p.28

Les agencements p.28

Les dessins de cartes p.29

Le son p.30

Le corps p.31

La corde p.32

Comment partager ? L'enchevêtrement des outils : orchestration, enjeux d'écriture, axes de réflexions. Comment dérouler une dramaturgie de l'enchevêtrement ? p.34

Négocier l'espace p.34

Solitaire/collectif p.35

Dedans/dehors p.35

6/ Tentatives (en formes de tentacules) de (re)définitions, pour l'avenir p.36

Ubuntucène p.36

« Nous sommes Nature » p.37

1/ Quoi, pourquoi, comment

L'envie de départ. L'intuition comme guide

J'ai effectué une première recherche à L'L à partir de l'ouvrage de Théodore Monod, *Et si l'aventure humaine devait échouer*, lors de laquelle je me suis interrogée en profondeur sur notre condition humaine actuelle, en me penchant sur des sujets touchant à l'anthropocentrisme, le spécisme, l'évolution des espèces, la physique quantique, les dérives technologiques, la notion de progrès, etc. Et la conclusion, après cinq années de cheminement, fut celle-ci : Nous sommes Nature.

À partir de là s'est ouvert un espace de questions passionnantes, encore plus vaste. Et ce qui était censé être un point d'arrivée est devenu le point de départ d'une seconde recherche. En parallèle, je me lançais dans toutes sortes de périples aventureux, je quittais petit à petit le monde citadin et j'entamais une formation d'accompagnatrice en montagne. Un chemin était en train de se tracer. Je retournais vers la terre. Ma recherche allait profondément s'inscrire dans mes tripes.

Nous sommes Nature.

D'abord, qu'est-ce qu'on appelle « nature » ? (déjà ce mot obsolète ne me satisfaisait plus)

Et pourquoi utilisons-nous un seul mot pour décrire cet enchevêtrement extrêmement complexe d'existences diverses et variées, régies par des milliards de relations ?

Que désigne au juste cette nature, enfermée dans un mot aussi limité ?

Quelle est notre relation avec tout ce qui n'est pas humain et qui est inclus dans ce terme ?

Il m'est venu l'envie d'aller à la rencontre de ces non-humain·e·s, de ces autres-qu'humain·e·s, de tout ce qui n'est pas moi.

Cette relation vertigineuse, qu'est-elle ?

Où est-ce que cela peut me mener de creuser ce qui me (nous) lie, ce qui fait que cet·te autre est autre, et ce qui fait que cet·te autre n'est pas aussi autre qu'on pourrait le croire ?

Comment « aller dans la nature » sous une tout autre forme que celle pratiquée d'habitude par les humain·e·s ?

Comment connaître autrement ce·tte non-humain·e ? Par quels biais ? Comment entrer en communication véritable ?

Quelles sont les récits à construire qui induiraient un autre regard que celui de la séparation avec la nature à partir duquel nous sommes culturellement construit·e·s ?

Il me fallait penser et il me fallait des pratiques pour aborder ces questions. La recherche était lancée.

Pourquoi aller autrement vers l'autre-qu'humain·e ?

« À l'heure du plus grand défi de l'Humanité, qui est la crise climatique causée par l'industrialisation du monde sous domination de la vision capitaliste, nous, les Peuples Premiers, nous invitons le monde à revoir et reconsidérer sa relation avec ce que les occidentaux appellent la Nature. »

(Déclaration de Yanuwana Christophe Pierre, réalisateur kali'na, président fondateur de la Jeunesse Autochtone de Guyane, à l'occasion du 5^e anniversaire de l'Accord de Paris, 12 décembre 2020)

Aujourd'hui, nous pouvons constater que le système politico-culturel développé sur le mode du Nord global, capitaliste, industrialisé, d'économie de marché, libéral, moderne, hors-sol... je ne sais exactement quel terme employer... a fait fausse route.

Destruction des écosystèmes, épuisement des ressources, de la terre, des corps, pollutions diverses, précarité, réchauffement climatique, tout concourt à vitesse grand V vers le final de l'humanité telle qu'elle s'est conçue jusqu'à aujourd'hui.

Il n'est plus possible d'envisager un présent ou un futur viable en conservant les idées et les agissements qui nous ont fait arriver là : séparation de la nature considérée uniquement comme matière inerte et décor de nos activités, mépris pour les autres formes de vie, exploitation, extractivisme, etc.

Ce mode de penser le monde est erroné.

Nous ne sommes pas séparés de la nature, et aucune forme de vie n'a plus de valeur qu'une autre.

Nous sommes Nature, faits des mêmes molécules dont sont faites l'entièreté des choses existantes dans l'univers.

Penser autrement cette nature appelle une autre sensibilité.

Non pas pour nous sauver nous-mêmes (après tout, tant pis pour nous !), mais pour vivre dans le respect de ce qui existe.

Le départ en recherche

Pour démarrer, certaines lectures m'ont été proposées par les accompagnant·e·s de L'L. De toutes celles-ci, j'ai retenu des éléments qui, à chaque fois, m'ont mise en marche, dont deux auteur·rice·s en particulier, qui m'ont le plus inspirée dès le départ :

- Tim Ingold et ses notions de non-individuation (il n'existe pas de sujet autonome au sein d'un monde extérieur) et de tout est processus (nous ne sommes pas des entités autonomes ayant à faire face à un dehors, mais faisons bien partie d'un enchevêtrement global fait de toutes les formes existantes et de toutes les activités en train de se faire ; un tissage en permanente mutation) ;

- Donna Harraway, le besoin d'histoires non-viriloïdes, inspiré d'Ursula K. Le Guin (pour déconstruire une histoire générale basée sur le héros destructeur, principalement masculin) et ses pensées sur les parentés non biologiques, le monde des réseaux et des symbioses, son Chtulucène.

Vinrent ensuite, au début du chemin, d'autres lectures et notions importantes comme celles du « parent-alién » (nous sommes parents avec les non-humain·e·s, mais complètement différent·e·s) de Baptiste Morizot, et la question des récits de décentrement et de fabulations poétiques de Vinciane Despret, la conception de l'altérité radicale de Hicham-Stéphane Afeissa ou encore, le hors-sol de Bruno Latour.

Plus tard, il y a eu les lectures de David Abram, et l'importance de casser le miroir entre nous et la nature (ne voir qu'en celle-ci quelque chose d'utile) et son analyse du langage, sans oublier celles d'Olivier Remaud, et sa notion de « nous ne sommes jamais seuls » (être conscient·e de la quantité d'existant·e·s autres que nous), ainsi que son étude de la géologie du Queyras, qui m'ont permis de prendre des directions nouvelles.

Quelles pratiques inventer ?

Avant même de commencer cette recherche, j'avais l'intuition d'une pratique de terrain qui soit avant tout faite d'expérience(s) sensible(s), avec l'envie de pratiques poétiques et de mettre en avant une connaissance *dans* le monde VS une connaissance *sur* le monde.

Je me voyais dans une approche philosophico-réflexivo-poétique de renversement de la vision orthodoxe humain/non-humain, humain VS nature, par la pensée, par la perception et par des actions excentriques, interdisciplinaires, imprévues...

C'est bien beau, mais comment traduire tout cela en actes ?

Je sentais la nécessité d'être au contact avec l'atmosphérique, avec ces éléments qui façonnent le monde : prendre du vent en pleine face, des trombes d'eau sur le crâne, m'immerger, ne pas être spectatrice (l'être dans la réalité est de toute façon impossible, même si ma culture aime à se penser comme telle), être présente musculairement au dehors, en proie aux éléments, en contact charnel avec cet·te autre.

La patience et le temps m'apparaissaient importants.

Avec l'idée aussi de réactiver des animalités en moi.

Je me suis demandé également ce qui dans mon corps me parle du non-humain, ce que l'on partage (faim, soif, des manières de se déplacer sur le territoire, des manières de porter son attention, de laisser des indices...)

Je me suis interrogée sur nos textures et nos enveloppes, qui parfois se ressemblent étrangement, et par lesquelles nous entrons en contact physique.

Il me fallait aussi savoir quel genre de rencontre je cherchais à avoir avec cet·te autre-qu'humain·e.

Comment appréhender des comportements, des existences non-humaines, à la lumière de ce que nous ne percevons pas, de ce que nous ne savons pas, de ce qui pourrait éventuellement être au travers d'un effort d'imagination ?

En entrant en submersion d'ignorance pour déceler des possibles.

En se dépaysant de soi.

Il fallait que je me désintéresse de ma vie uniquement humaine, pour me plonger dans un monde plus vaste, infiniment peuplé de présences, et pour découvrir des parentés avec des êtres et des formes de vie inattendues et insoupçonnées.

Je devais sortir du huis clos humain où nous nous focalisons uniquement sur nous-mêmes.

Il fallait que j'aie fait des récoltes, mais sans rien récolter, car comment récolter des ressentis ?

Et si ces ressentis se révélaient être des dialogues avec les autres-qu'humain·e·s, comment transcrire ces dialogues ? Et comment communiquer avec des entités qui *a priori* ne communiquent pas avec l'humain ?

2/ Comment je rencontre l'autre-qu'humain·e

Même si j'étais dans une recherche en arts vivants, se déroulant principalement dans des studios, il était très clair qu'il me fallait aller dehors, dans le « grand dehors » comme l'appelle Baptiste Morizot¹, pour rencontrer ces autres présences qui peuplent le monde et qui sont autres-qu'humaines, qu'elles soient vivantes ou non-vivantes (encore une classification, ceci dit, que l'on peut remettre en cause).

Mais comment les rencontrer ? Par quelles pratiques ? Sur quels modes ?

Il y a tellement de manières humaines d'aller dehors et de n'y rencontrer personne – en tout cas personne d'autre que son propre ego.

Randonnée, course à pied, escalade, alpinisme, natation, surf, voile, parapente, *slackline*, bûcheronnage, culture, élevage, chasse, excavation, archéologie, extraction, vulcanologie, cueillette et j'en passe...

Tant de pratiques du dehors de tout ordre, qui peuvent passer complètement à côté de la rencontre avec ces autres formes d'existence, et qui s'en tiennent strictement à leurs utilisations dans un but précis et bien humain.

Or je cherchais autre chose... bien autre chose...

« Faire l'expérience de la nature ou d'un processus naturel, c'est en effet fondamentalement faire l'expérience de ces choses [...] qui échappent à notre mainmise. En nous obligeant à les respecter dans leur altérité [...] elles nous enseignent à les laisser être tout simplement ce qu'elles sont et à ne plus les considérer comme étant à notre disposition. »

(Hicham-Stéphane Afeissa, *Manifeste pour une écologie de la différence*, Dehors, 2021, p. 91)

Il me fallait des pratiques d'enquête qui soient des états d'être au monde, des processus. Et non pas des pratiques qui appellent à un résultat.

Je vais présenter ici les trois pratiques principales que j'ai développées au long de cette recherche.

L'équipe d'accompagnement de L'L et moi avons pu les qualifier également de « *modus operandi* » ou de « *modus vivendi* » :

- Perception active (voir) ;
- Bivouac (habiter) ;
- Crapahutage (toucher).

Première pratique : Perception active ou perception directe

Au lieu d'aller m'adonner à une quelconque activité qui se déroule dehors, j'ai décidé d'y aller pour ne rien y faire. Et c'est compliqué.

Mots d'ordre : respect, s'abstenir de, observer par tous les sens, dans tous les sens.

C'est ainsi qu'est née la « perception active » ou « perception directe » (je ne suis jamais arrivée à décider laquelle de ces deux appellations était la plus appropriée).

Cette pratique consiste simplement à s'asseoir en plein-air-sans-beaucoup-d'humain·e·s, à rester au même endroit et à percevoir, les yeux ouverts, et surtout à ne rien faire d'autre : ne pas penser, ne pas penser à soi, ne pas penser aux êtres humains, surtout pas.

Tout cela, pendant une durée indéterminée. En général jusqu'à ce que le froid, l'inconfort ou la faim brouille la disponibilité des sens. Quelques heures disons.

¹ Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant : Enquête sur la vie à travers nous*, Actes Sud, 2020.

Rien à voir pour autant avec de la méditation : il ne s'agit pas d'évacuer quoi que ce soit. Au mieux, ce serait une mise en relation avec l'autre-qu'humain·e. Une rencontre.

« Percevoir l'environnement, ce n'est pas rechercher les choses que l'on pourrait y trouver, ni discerner leurs formes solidifiées, mais se **joindre** à elles dans les flux et les mouvements matériels qui contribuent à leur – et à notre – formation. »

(Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, traduction Pierre Madelin, Points Essais, 2018, p. 269)

La forme de la perception active n'a pas de modèle « prêt-à-l'emploi », elle n'a que des histoires : l'important, c'est le processus.

Il faut essayer d'accueillir, sans définir ni qualifier.

Utiliser la sensibilité comme mode de communication avec l'autre-qu'humain·e.

Observer en vibration AVEC le vivant, le non-vivant, le végétal, l'animal, le minéral... tout ce qui est présent dans cette nature.

La perception est donc un flux continu d'informations, une réception continue de « messages » émis par absolument toute chose existante, même si mon esprit n'est pas toujours à même de reconnaître ces « messages », ni même d'être conscient du fait de recevoir des « messages ».

Un seul picotement de pic-vert contient à lui seul tous les récits de la forêt en train de se développer.

Et si pensées il y a pendant une telle pratique, il ne s'agit pas de penser à propos du monde, mais bien AVEC ce monde.

En situation de perception active (et à tout autre moment aussi d'ailleurs), je perçois ET je suis perçue par d'autres êtres, ces altérités radicales.

Si je savais où se trouvent les yeux de la pierre, je saurais où la regarder.

Mais je dois accepter qu'elle n'en a pas et la regarder avec autant d'attention que si elle en avait, en me désintéressant de moi-même et de mes classifications culturelles.

Nous existons, là, dans un lieu précis, avec chacun·e sa langue particulière.

Cette expérience de perception se veut non-linéaire, non-conventionnelle, non-sociale, non-strictement humaine, marginale et imprévisible.

C'est une familiarité sans parenté, en gardant certaines distances spatiales dans le contact entre sensibilités.

Effets de cette pratique de perception active/directe sur la chercheuse

À travers cette pratique, je tente de mobiliser la partie de moi sans jugement, l'âme profonde, le lieu dénué de tout préjugé.

Surgit alors l'insouciance.

Loin du monde unichumain^{*2}, bien des angoisses n'ont aucune raison d'être.

La perception active devient une sorte de refuge où vivre cette insouciance propice aux rencontres d'un autre type. C'est aussi un état de gratitude, de béatitude et de sérénité.

Percevoir la délicatesse en dentelle que dessine la densité de l'enchevêtrement des existences, et se retrouver en état d'attention accrue, constituent fondamentalement une opposition avec

² Dans ce document, tous les mots suivis d'un « * » sont des termes que j'ai inventés au cours de la recherche afin de préciser ma pensée ou (comme ici) venir qualifier plus exactement des termes dont l'acception dans le langage courant est sous-tendue par la séparation humain·e·s et nature.

le mode réducteur de l'artificiel. Un champ de possibles s'ouvre et un bonheur est produit. Je deviens une petite usine à produire de la félicité. Alors qu'il ne s'est RIEN passé ! (rien ?)

Je constate que ce travail autour du fait de « ne rien faire » étonne les gens à qui j'en parle, dans une société affolée, rapide et productiviste !

Je décide que c'est une politique de l'insouciance a-politique.

Mais c'est tout sauf un détachement, ce serait plutôt un attachement fondé sur un choix d'attention.

C'est une pratique de mycélium fongique dans un espace fluide. Le corps devient mycélium. Comme ce réseau souterrain de filaments microscopiques reliant les arbres de la forêt, leur permettant ainsi d'échanger des informations et des nutriments. L'attention dépasse les limites de la peau, le corps se prolonge dans l'espace par des filaments invisibles (les hyphes du mycélium fongique) pour entrer en porosité directe avec les autres êtres qui peuplent le lieu de perception active.

Je suis patience-présence.

Quelque chose se mobilise dans le corps lors de la perception.

Quelque chose se mobilise chez les êtres qui me perçoivent.

Mon tympan, ses nervures, le vent sur ma peau qui refroidit, le vent sur ses feuilles, ses impulsions électriques qui musclent sa base. Nos muscles se raidissent de concert.

(Résidence 6, Penser sauvage, Seleute, avril 2022)

L'association de théroperceptionnistes

Suite à la première perception active/directe dans les Ardennes belges, où je me suis postée dans un mirador (de chasse !) car le sol était détrempé, je me suis renseignée sur la possibilité d'avoir accès à tous les miradors en général. Le Département de la Nature et des Forêts de la Région wallonne m'a répondu : « Si vous deviez réaliser une étude en particulier, des autorisations de circulation hors des voies et chemins pourraient être octroyées à des fins scientifiques par exemple ». Alors j'ai imaginé devenir scientifique. Étant en train de lire Vinciane Despret sur sa drôlatique thérolinguistique³, j'ai voulu créer une association de théroperceptionnistes, qui aurait été semi-fictive. Cette arnaque poétique m'aurait servi à faire des demandes aux autorités compétentes dans la gestion des eaux et forêts en ayant une (semi-fausse) crédibilité. C'est une idée non finalisée. Mais j'en ai déjà écrit le manifeste et si vous qui lisez êtes intéressé·e·s, créons-la, cette association !

Deuxième pratique : Art du bivouac. L'usage de la tente (et l'insouciance à nouveau)

Qui dit résidence de recherche dans le grand dehors, dit souvent dormir sous la toile de tente. L'acte de poser cette tente, dans le cadre de certaines de mes explorations, est pour moi, au-delà de la simple utilité, un acte écologico-poético-artistico-politique.

La tente est un peu ma coquille d'escargot.

Elle me permet de passer des nuits avec toutes sortes d'autres formes d'existence, et non pas enfermée dans les boîtes humaines horsganique*.

Ce n'est pas un récit viriloïde de bravoure, c'est au contraire d'une grande simplicité.

Chaque fois que je monte la tente, je tisse en fait un petit monde très poreux. Un monde parfois fait de froid, de peur...

³Vinciane Despret, *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*, Actes Sud, 2021.

C'est une mise en humilité, une mise en fragilité.

D'après moi, l'humilité est l'une des principales langues de contact avec l'autre-qu'humain·e. La peur et le froid aident en général à parler cette langue.

Et puis la tente force continuellement le corps à être dans des torsions sauvages. Ça le prépare davantage au dialogue avec des branches hirsutes ou des roches biscornues.

Je vis au rythme de ce qu'il se passe dans le concret. Et tous les petits êtres autour de moi font pareil.

Je peux faire des choix, mais des choix en fonction DE. Je ne peux pas purement et simplement éliminer des données (comme un match de foot au Qatar par 48 degrés dans un stade climatisé élimine l'existence du soleil, la température de l'air et les vents de sable).

Je compose. Je ne fais que composer.

Air, chaleur, précipitations, ombre, sécurité, fourmilières, nids, terriers, sentes de passage... Je dois prendre en compte une foule d'éléments dont aucun n'est d'origine humaine.

L'habitat-tente est un tissage permanent avec les autres-qu'humain·e·s.

Le choix de l'emplacement demande une écoute et une observation. Comment habiter ici AVEC ?

Cette composition entre mes besoins et les besoins d'autres entités nous relie, existant·e·s (animal, humain·e, minéral, végétal, atmosphérique...), dans une forme de communication viscérale, car nous habitons un même lieu au même moment.

L'opposition philosophique (et historique) entre habiter et bâtir permet de distinguer l'action extérieure sur la matière (bâtir) du processus intérieur de relation au monde (habiter).

Habiter n'est pas un geste technique, c'est une manière d'être. Habiter un lieu (comme la forêt), c'est y tisser des relations régulières, au point que l'espace nous habite autant que nous l'habitons. C'est être en porosité avec les autres types d'existence.

A contrario, le verbe bâtir en français a une origine technique liée à la structure, celle de produire un objet ou un lieu clos, assembler des matériaux, édifier des frontières.

Cela pose la question : comment un être entre-t-il en relation avec le monde ?

En tenant compte de, ou avec un schéma pré-établi ?

Pour entrer en communication avec l'autre-qu'humain·e, pour vivre pleinement l'enchevêtrement, il faut que j'abandonne le rythme unicohumain*, qui veut faire correspondre, dans une instantanéité absolue, besoin et satisfaction du besoin – ce rythme illusoire, qui crée de l'insatisfaction en voulant la supprimer, qui décide sans composer. Tandis que s'accorder AVEC d'autres entités, d'autres existences, est un rythme de VIE. J'oppose l'organique au politique.

Même si l'on pourrait croire que les difficultés endurées dans le grand dehors sont plus grandes (la survie est parfois complexe), le fait d'être reliée à la terre m'enlève une sorte d'anxiété sans sens, celle que l'on peut ressentir dans l'expérience unicohumaine* où le corps a conscience que le stress éprouvé a quelque chose d'irréel, d'insensé.

Alors que le corps dans un orage ne se pose pas la question du sens. Il se trouve face à quelque chose qui fait aussi le monde – et non pas seulement le monde unicohumain* se croyant seul au monde.

Ces événements qui façonnent le monde s'ancrent dans une réalité qui concerne tous les existants.

Personne n'est pour ou contre un orage. Pas de place pour le manque de sens.

La question politique primordiale serait : que faut-il garder du confort ? Autrement dit : qu'est-ce qui est raisonnablement nécessaire, et qu'est-ce qui est toxique ?

Le flux de vie n'aime pas les entourloupes.

Et pour un être humain, vivre en étant obligé de s'accommoder avec ces entourloupes demande au cerveau une adaptation à l'illusion qui peut être très angoissante.

Alors ici, en situation de bivouac, pour un petit laps de temps, je ne suis pas concernée par les agitations de mes semblables – les fourmis non plus. Et j'essaie de partager cette absence de l'humain avec les autres-qu'humain·e·s.

Je suis concernée par la température extérieure (et combien de vies atmosphériques agissent pour modeler cet air de l'instant), je suis concernée par le terrain (et quels milliers de vies géologiques ont formé ce sol, ici et maintenant), par ma situation dans l'eau, sur l'eau, sous l'eau, ou sur la terre (et quelles manières d'être solides ou liquides ont les existences qui m'entourent), je suis concernée par les points d'eau douce (et quels mécanismes vont des nuages jusqu'à mon urine), je porte mon attention sur les fourmis, les souris, les oiseaux, les renards qui veulent ma nourriture (et quelles sont les mutations qui génèrent des oreilles, des pattes et des poils), sur les moustiques qui veulent mon sang (et je suis enfin viande), je fais attention aux bactéries (et je suis enfin proie), je suis concernée par les changements de temps, les moments de la journée ou de la nuit (et quelles sont les trajectoires des planètes inconnues dans l'univers), la pluie, le vent, la lumière, l'obscurité...

Je n'ai pas particulièrement d'appréhension vis-à-vis de l'ensemble de ces facteurs, je dois simplement les considérer, je ne peux pas ne pas en tenir compte.

Mon insouciance commence où se termine l'abstraction d'un système coupé de la Terre.
Mon insouciance est terrienne.

Le sérieux de l'existence ne se situe pas dans le discours politique, mais dans la manière dont les végétaux créent de l'oxygène.

Cela me rassure, et je peux rentrer vers la ville, le lieu de ma résidence, la salle, le plateau... et commencer à penser aux façons de partager ce ressenti.

Troisième pratique : Crapahutage

Le toucher. Toucher le monde.

Juste avant deux semaines de résidence à Marseille, c'était le principal enjeu de six jours dans le grand dehors, dans les environs de Cassis, pour une exploration au bas des falaises Soubeyrane, avec le maximum de pattes que je possède, donc quatre.

Je manquais d'un toucher du monde, au sens propre. Alors je suis allée toucher les roches. Toucher le plus possible la présence des choses me donne la sensation de vivre dans le monde tel qu'il est, c'est-à-dire empli de présences autres et d'une altérité radicale.

Évoluer en quadrupédie dans les rochers me permet une exploration/expérience corporelle de récits géologiques millénaires. Ce que je touche a vécu, vit et vivra sur des temporalités très longues (en comparaison avec ma propre temporalité).

Le temps humain est un temps court.

Qui n'a rien à voir avec les temps géologiques.

Mais humain·e·s et roches font partie d'un même processus, et les mêmes types de lien les unissent.

Nous avons aussi des millénaires en nous. Nos os ont des traces de temps géologiques : des existences diverses et variées, infiniment transformées, les constituent.

En crapahutant dans les falaises, j'ajoute l'épaisseur de mon corps aux « temps épais »⁴ des pierres.

La densité de mon corps a davantage de facilité à entrer en correspondance avec la densité de la roche si j'abandonne le strict bipédisme.

La quadrupédie serait-elle une nouvelle approche d'un monde où habiter avec davantage de liens ?

La pierre induit un type de mouvement dans mon corps.

La pierre me corporalise. Elle me danse.

Elle me rend dense.

Elle me prend dans sa densité, dans la danse de sa densité.

Nous adhérons aux mêmes cohérences qui permettent la Terre.

Ma chair de peu de temps rencontre son agencement de temps long.

Nos réciprocités sont denses et danses.

Reprendre le contact de corps-à-corps, de matériaux à matériaux, pour que dialoguent nos textures, pour que s'imbriquent nos processus d'existences.

Arpenter les rochers nécessite tout le corps.

Crapahuter sans se faire mal demande de parler roche. Notre langue commune est un contact de formes à formes.

La pierre aurait pu être moi, j'aurais pu être la pierre.

Le temps diffère nos perceptions mais nos textures arrêtent le temps.

Nos accords sont parfois des températures. La pierre et mon corps sont chauffés au même soleil. Et si je plonge dans l'eau glacée et reviens sur la roche, elle me donne la chaleur que j'ai perdue en mer et je lui rends la fraîcheur qu'elle avait gagnée avec la nuit.

Le son de la mer en moi comme un flux atmosphérique, mais les mains et les pieds sur la roche.

La mer aussi se faufile tandis que je me faufile, et que le son se propage.

Nos eaux salées, nos eaux de mer, se disent des choses.

À la fluidité de l'eau répond la fluidité du corps.

L'eau remue, la pierre semble immobile, mais elle remue aussi, sur un rythme radicalement différent. Nos rythmes si divers racontent l'histoire du monde.

L'eau de mer est composée de 17 oligoéléments que je retrouve à l'identique dans mes liquides physiologiques (magnésium, chlorure, iode, sodium, manganèse, chrome, zinc...)

Ma peau est à la fois perméable et imperméable.

L'eau ne peut pas pénétrer dans mon corps mais quelque chose de l'eau pénètre dans mon corps puisque ma sensation change.

Un corps plus-qu'humain.

La pierre est façonnée sur de longs temps, elle se creuse, s'érode, se plisse. Mais si je reste longtemps dans l'eau ma peau change aussi, elle se fripe, se plisse.

Le temps diffère nos perceptions mais nos textures arrêtent le temps.

Un peu de ma peau est restée sur la pierre, un peu de la pierre est restée sur ma peau. Je sens des oscillations différentes.

⁴ Terme utilisé par Olivier Remaud pour décrire les durées sur lesquelles évoluent les roches dans *Quand les montagnes dansent : Récits de la Terre intime*, Actes Sud, 2023.

Chaque centimètre de ma peau écoute l'altérité de ces autres existences non-humaines emmêlées par le temps et les transformations d'états.
Mon corps est transtemporel et transcorporel.
Comme celui de la pierre, comme les molécules d'eau.

Crapahuter, c'est aussi mesurer l'espace temporel qui nous sépare.
C'est là où la rencontre me replace à ma position d'humaine.
Par le dialogue avec la pierre, je redeviens véritablement humaine...
Cette rencontre ravive nos altérités et permet de penser en équivalence.
Mais être véritablement humaine veut aussi dire être au-delà de l'humaine.
Et être véritablement roche veut dire être au-delà de la roche.
(Résidence 12, Dans Les Parages, laboratoire de La Zouze – cie Christophe Haleb, Marseille, avril 2023)

Plus vraiment uniquement humaine, mais corps minéral, corps animal, corps de vent, corps de soleil, corps de sel, corps d'algue... De par nos compositions, de par nos histoires longues.
Je ressens un dépaysement du corps, qui est aussi un recentrage.
De peau de vent à peau humaine, de peau de roche à peau d'âme, de peau d'eau à peau de tripes...
Un univers en expansion, un corps en expansion. L'un dans l'autre, la rencontre a lieu.
Nous sommes des limites en illimité. Nous sommes des illimités qui dialoguent par leurs limites.
Nos textures deviennent vectrices de langages.

3/ Notions

Entre réflexions et expériences de terrain, et au fil de la recherche, apparaîtront différentes notions qui m'auront servies de guides, pour faire, pour agir, pour réfléchir, ou à partir desquelles écrire, développer mes pratiques d'explorations du grand dehors, des propositions scéniques, des dramaturgies.

Les textures

En réfléchissant aux limites, à ce qui se rencontre concrètement quand des présences terrestres se rencontrent, et à ce que nous partageons, à nos apparences, aux contacts entre nos enformements* (cette présence que nous avons au monde, nous les choses qui existons au regard), je me suis intéressée aux textures, à cette membrane qui fait tenir nos éléments intérieurs invisibles à l'œil humain, et à leur ressemblance entre existant·e·s : peau, écorce, surface de pierre, etc.



De gauche à droite : photo prise en Tanzanie, retravaillée avec Lightroom ; *Peau humaine – Peau de glacier*.
© Natacha Romanovsky

Les textures parlent du parent-alien⁵ pour décrire l'altérité radicale du non-humain : ça me dit quelque chose, je connais mais, là, c'est bizarre. Ça ressemble à... De la peau ? De l'écorce ? Un glacier ? À la fois du familier et un sentiment d'étrangeté.

La peau d'un éléphant avec la texture d'un glacier.
Un glacier ou de la roche qui a des yeux.
Si on change la teinte du glacier, c'est de la peau humaine.
Et vice-versa.
La peau humaine, c'est de la peau de glacier.

⁵ Baptiste Morizot, *op. cit.*

La texture de l'eau est de la peau qui se met en mouvement.
La texture de l'eau, c'est de la peau humaine ou de l'écorce de sapin.
Soudain un rocher se met en mouvement, c'est un éléphant.
La peau d'une main est en train de fondre, c'est un glacier.
La peau se détend, se distend, se met en mouvement, et c'est de l'océan.
Une peau d'éléphant se meut, remue, se fige ; on s'éloigne, c'est un rocher, une montagne.

(Résidence 2, Le Garage – Cie de L'Oiseau-Mouche, Roubaix, avril 2021)

Qu'en est-il véritablement de la texture ?

On pourrait dire qu'elle est l'endroit où la forme commence – ou finit. Elle permettrait donc à chaque chose de se composer d'une structure. Beaucoup de textures sont similaires.

Mais qu'en est-il de la texture du vent ? De la texture du froid ? Du chaud ? De l'humidité ?

Ces éléments n'ont-ils pas de texture parce qu'ils sont à la fois partout et nulle part ?

Ils ont pourtant une influence sur les textures de ce qui a une forme.

Et à partir de quel point de vue une texture est-elle une texture ?

C'est une question de distance. Je ne peux percevoir la texture d'un glacier que vue du ciel, pas en marchant dessus. En marchant dessus, je perçois la texture de la neige.

La texture est une affaire de regard, une affaire de toucher aussi.

Qu'en est-il du contact de forme à forme à partir de leur texture respective ?

Ma main sur l'écorce, ma main sur le sol...

Une main humaine sur la peau est toujours un événement sensible. La peau humaine sur la glace la fait fondre. Et la glace refroidit la peau. Il y a ce dialogue.

Et une main sur l'écorce, qu'est-elle pour la sensibilité de l'arbre ?

« La forme est le vide et le vide est la forme. »

(précepte bouddhique provenant du Sūtra du Cœur (en sanskrit : *Prajñāpāramitāhṛdaya*) ; l'un des textes les plus célèbres, les plus courts et les plus fondamentaux du bouddhisme Mahāyāna ; il signifie que les choses matérielles (la forme) n'ont pas d'existence propre, indépendante et permanente ; elles n'existent que par interdépendance ; quant au vide, il n'est pas le néant, mais le réservoir de tous les possibles d'où émergent les formes)

La forme est un enchevêtrement présent au monde. Mais que dit la texture en tant que

« contenant » de cet enchevêtrement ? Que dit l'écorce de la manière dont l'arbre existe et vit ?

Que dit la peau de l'éléphant sur sa manière d'être-au-monde ?

De chose enchevêtrée à chose enchevêtrée, notre dialogue passe par cette texture qui nous permet de nous rencontrer de peau à peau.

Même la peur peut avoir une influence sur ma peau. J'ai la chair de poule. Cette tension est le dialogue entre un son et ma peau, au travers des idées que je me fais de ce son.

Et que sont les textures intérieures ? Les tissus de nos organes ? Le bois sous l'écorce ?

Les textures nous parlent de relations épidermiques au monde.

Préférons-nous caresser une table en bois ou une table en plastique ?

Est-ce que l'on peut toucher la texture de l'eau ?

Si la mer était poilue, est-ce qu'on la caresserait davantage ?

Et ne dit-on pas « caresser du regard » ?

La texture n'est pas toujours un contenant.

Elle est ce qui termine. Elle est là où commence autre chose. Mais elle n'est pas une frontière, elle est perméable ; elle n'est pas fermeture, elle est ouverture – aucune texture n'est faite pour être hermétique.

Elle est une définition qui n'enferme pas, n'interdit pas. Elle permet des existences diverses et des dialogues.

Y a-t-il des crevasses dans toutes les textures ?

Les crevasses sont-elles des portes d'entrée ? Sont-elles la respiration de la vie ?

Cette foule de questions m'a guidée au travers des premiers essais de communication avec les autres-qu'humain·e·s et, surtout, elle m'a fait envisager la possibilité qu'existe un dialogue.

Silence-solitude-paysage

« Ne pas être vu, ni entendu, ni senti, cet effacement-là est impossible. Vivre, c'est toujours être repéré... Croire que nous pouvons être vraiment seuls. C'est se tromper de monde. »

(Olivier Remaud, *Penser comme un iceberg*, Actes Sud, 2020, p. 71)

Suite à la lecture de cette phrase-clé d'Olivier Remaud et à mon ressenti sur le terrain, il m'est apparu essentiel de déconstruire certains clichés liés à la présence de l'humain en pleine nature.

Cette déconstruction est régulièrement revenue comme enjeu dramaturgique du travail au plateau.

On entend souvent des descriptions du grand dehors qui parlent du silence qu'il y a en pleine nature, et de la manière dont on y est absolument seul, face à un paysage qui s'étend pour le regard, à partir de soi, comme si l'on n'en faisait pas partie.

En gros, cela correspondrait au récit d'une personne se trouvant dans une pièce blanche, aseptisée et insonorisée, face à un poster représentant la mer ou la montagne.

L'oreille humaine est très loin d'être capable d'entendre la complexité et l'entière complexité des sons. Ce qu'on appelle « silence » n'est pas l'absence de sons, mais notre impossibilité à les entendre.

Pareil pour notre vision. Dans un désert, l'humain se dit : « Il n'y a rien ici ». Or l'œil n'est habilité qu'à voir un nombre infime d'éléments par rapport à ceux réellement présents. Et notre capacité d'attention est souvent réduite au minimum vital.

Croire au silence et au désert, c'est « se tromper de monde ». Nous vivons et nous (nous) construisons sur une majorité de fictions illusoire, où ces silence-solitude-paysage tiennent le rôle principal (ce qui a, entre autres, permis de conquérir violemment des terres considérées comme « vierges » de toute vie digne de ce nom).

Or l'invisible à nos yeux et l'inaudible à nos oreilles constituent la grande majorité du monde dans lequel nous vivons.

Quand on parle de paysage, on réduit à une image en 2D (ou à un décor) une réalité constituée de millions de vies entremêlées.

Des formes de vie invisibles aux yeux.

Des formes de vie inaudibles aux oreilles.

Enchevêtrement, densité...

Densité

Pour déconstruire ces points de vue relativement stériles, il m'a fallu rentrer dans un monde de densité.

C'est une notion très importante qui a traversé cette recherche, mais qu'en dire précisément ? Peut-être rien ici, puisqu'en fait elle transpire dans chaque chapitre, chaque paragraphe de ces *Traces*. Elle est en fait à la fois tout ce que j'ai perçu, compris, et ce sur quoi j'ai cherché.

La densité est le résultat de cette quantité d'enchevêtrements en présence sur notre planète Terre. Elle est ce qui décrit le mieux le grand dehors et s'oppose au simpliste, au superficiel, au caricatural. Elle est richesse, luxuriance, principe de vie, magnificence, exubérance, générosité... Et elle demande un mode d'attention qui tranche avec les représentations réductrices et les pratiques offensives vis-à-vis du grand dehors.

Faire attention. L'*Awareness*

Cette notion a constitué un mode opératoire de mes pratiques d'exploration et d'enquête dans le grand dehors, autant qu'un axe dramaturgique d'écriture ou de partage sur le plateau. C'est une notion-clé.

Il peut sembler évident que l'attention doit être mobilisée lorsque l'on effectue une recherche sur quelque chose qu'*a priori* on ne maîtrise pas.

Mais qu'est-elle, cette attention ? Quelles sont ses particularités, ses caractéristiques, et comment la définir ?

Pour commencer, lors de mes explorations dans le grand dehors, j'ai vite remarqué que c'est à la fois la QUALITÉ et la quantité d'attention qui diffère par rapport à d'autres périodes (hors résidence) où je suis dans la nature et davantage focalisée sur des contingences humaines (sportive, d'organisation personnelle, d'interactions avec mes semblables, etc.)

En résidence, toute ma concentration est axée sur le faire-attention, et les ressentis n'en sont que plus intenses.

L'univers est tissé d'une infinité de fils tirés entre toutes les formes d'existence. Tous ces fils sont autant de récits passés, présents et à venir, qui se retissent de points en points à chaque seconde. Et ces fils sont transparents, invisibles. Cela nécessite donc une qualité d'attention spécifique, propre à un état d'être-au-monde dense, touffu, charnu, aux dimensions infinies.

« Nous sommes en train de perdre la présence des choses. Faire attention n'est pas interpréter ou expliquer, ou "*stop and check*". Attention : du latin *attendere* = *to stretch towards, stretching*. Étirer, étendre sa perception des choses. Loin. »

(Tim Ingold, conférence « Faire attention au monde » (*Paying Attention to the World*), 21 mars 2019, Centre Pompidou, Paris)

Faire attention implique le fait d'être présent·e dans toute son humanité (avec la richesse de tout ce qui physiquement et spirituellement nous permet de « sentir »), sans être détaché·e de ce à quoi l'on fait attention, mais en tant que présence participante.

Je suis entièrement présence-attention, et le faire-attention ne peut se décliner que depuis cet état-là d'humanité, qui n'est pas strictement autonome et fermé sur lui-même, comme notre culture aurait tendance à le définir.

Pour faire attention, et donc accorder à l'autre (pierre, animal, végétal, humain·e, atmosphérique...) son être-là, il faut que je sois moi-même dans un être-là.

C'est lorsque l'on ne fait pas attention que l'on est ailleurs que dans le moment en train de se dérouler – cet ailleurs que permet la séparation ; cet ailleurs où se perd notre humanité. L'humain est capable d'extraire, de détruire, de coloniser, d'asservir, de commettre un génocide, une catastrophe écologique, car il est capable d'être ailleurs, de s'extraire de lui-même, de n'être ni en lui, ni en l'autre – que cet autre soit un arbre, un sol ou un·e humain·e. Au début de cette recherche, l'attention et le ressenti me disent une chose : ma vraie humanité est sans doute aussi d'être profondément autre-qu'humaine.

Au départ, le plus simple a été d'utiliser la vue et l'ouïe, qui sont déjà les sens que l'on utilise le plus quand on porte son attention à quelque chose.

Et puis, petit à petit, les autres sens se sont développés, les sensations se sont affinées, les ressentis se sont étoffés, comme élargis. La présence-attention est un certain défi, en plus d'être une pratique et un processus, cela n'a pas été évident dès le début !

Mon corps vivant est attention lorsqu'il est en correspondance : sa participation dans un présent d'attention le transforme tandis que se transforme le monde auquel il fait attention. Je ne peux pas connaître sans le faire-attention. Connaître. Co-naître. Naître avec, à chaque instant renouvelé.

Mais il y a un autre faire-attention : une injonction, synonyme de tous les dangers possibles et imaginables qui guettent soi-disant l'être humain dans le grand dehors. Un faire-attention qui est à la fois marque de la séparation, et qui vient la renforcer.

C'est le « fais attention ! » qu'on ne cesse de répéter aux enfants.

Par celui-ci, on remplace la possibilité d'une qualité d'être-au-monde par une peur de ce qui est inconnu – et forcément dangereux.

On enlève la richesse du faire-attention, pour en faire un impératif de protection qui crée de la peur. Porter attention à l'inconnu, pour le connaître, le rencontrer, se transforme en faire attention à l'inconnu pour qu'il ne nous fasse pas de mal (mais pourquoi nous ferait-il d'office du mal ?!)

Vigilance nécessaire VS surprotection toxique.

« L'anxiété disproportionnée face au potentiel danger est une réponse neuronale défensive non-adaptée. »

(Lise Gougis, « Quand l'anxiété dérègle notre boussole intérieure », dans *Science & Vie* Hors-Série n°314, juillet 2024 pp. 58-63)

Le faire-attention dont je me prévaux est lié à une éthique de l'altérité et à une éthique de l'avenir en train de se dessiner : essayer de ne pas nuire aux autres.

Il serait complexe d'expliquer ce concept d'attention appliqué à cette recherche sans avoir recours à l'anglais.

Seul le terme *awareness* permet d'englober les différents degrés dont il est question ici : la conscience de (mais non réflexive), le savoir (mais non théorisé), la capacité de se focaliser sur (le faire-attention dont il est question ici), la sensibilité (comme un ressenti englobant tout), l'expérience de (dans un monde élargi).

Dans mes expériences dans le grand dehors, il a aussi été important de porter attention alternativement de manière micro et macro. Ce qui est un véritable exercice. La plupart du temps, nous sommes dans une attention de paysage, ou dans une attention de spécialiste. L'une et l'autre ne tenant pas compte de la densité.

Mes lectures de David Abram m'ont beaucoup aidée à comprendre le type d'attention nécessaire à la rencontre avec les autres-qu'humain·e·s.

Son exemple du guérisseur⁶, du chamane qui doit faire attention à l'équilibre entre tous les liens non-humain·e·s/humain·e·s, pour éviter qu'arrive la maladie, est parlante.

Le guérisseur est dans une médecine de l'équilibre.

Le médecin allopathe occidental est, lui, dans une médecine du déséquilibre (se focalisant sur la maladie déjà survenue et localisée).

Dans un même temps, le faire-attention est une affaire musculaire, de chair.

« On ne peut pas réellement faire attention sans sentir dans ses propres muscles “la tension pleine d'assurance de la vigilance du héron”. »

(David Abram, *Devenir animal. Pour une écologie terrestre*. Dehors, 2024, p. 42)

C'est un engagement corporel, musculaire, viscéral.

La montagne met en action un dynamisme qui se répercute dans mon corps.

Mes jambes vivent l'histoire du jaillissement des escarpements, de la disparition des mers, de l'érosion et de la tectonique. Je grimpe parce que la terre s'est soulevée.

Le faire-attention m'informe du monde et met mon corps en action.

Je sens la pluie arriver dans le battement d'ailes d'un oiseau. Nous sommes tous des passagers de l'information et des passeurs de messages. Nous sommes des passagers de l'existence et des passages de toutes les existences.

En faisant attention, je suis en train de lire les autres faire-attention des présences autour.

C'est parce que la marmotte a tourné la tête rapidement que je sais que quelqu'un·e arrive.

C'est parce que le bouquetin a légèrement dévié sa route que je sais que la pierre, là plus haut, vient de subir un léger déséquilibre et qu'elle va peut-être tomber.

Le faire-attention est composition d'identités partagées.

⁶David Abram, *Comment la Terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, La Découverte, 2013

4/ Identité, l'évolution du JE

Sentiment de famille

Voilà un sentiment que j'ai ressenti profondément pour la première fois lors de ma résidence 7, en août 2022, dans le massif des Écrins, alors que je descendais des hauteurs minérales pour revenir vers une vallée arborée et fleurie.

Ce qui se passe là-haut, c'est démesuré, c'est de l'histoire à laquelle nous n'appartenons quasiment pas.

Nous sommes une insignifiance au sein de ces roches métamorphiques qui ont été, sont et seront... à l'infini peut-être...

Pour moi, mortelle parmi l'immortel, le dialogue avec les géants du temps a été compliqué.

Revenant d'un univers que je trouvais inhospitalier, là où règne le minéral, les pierriers, le schiste, le vent, le froid, la possibilité d'un orage, la foudre, le début de la disparition de l'oxygène, la possibilité de la « zone de la mort », je me sentais de plus en plus rassurée en perdant de l'altitude (certains·e·s n'ont pas du tout ce ressenti).

Plus je descendais et plus je me sentais réconfortée, comprise et comprenant des formes d'existence qui ont les mêmes préoccupations que moi : rester en vie !

Un myrtillier m'a paru être un cousin parce qu'il a besoin de la même eau.

Puis plus bas, les oiseaux, les arbres sont devenus de véritables frères et sœurs : nous partageons des nécessités, des modes de reproduction et de développement, sur des temps certes non-similaires, mais plus proches que ceux du minéral, qui sont des temps abyssaux, hors de notre conscience.

Moi, ma cousine proche, c'est la mousse. Pourquoi est-ce un être rassurant ? Je ne sais pas, mais j'ai une affinité avec la mousse, je la trouve sympathique. Quand elle est là, je me sens bien.

Les dialogues peuvent être de différentes natures selon nos attachements. Les miens étaient ceux-ci lors de cette exploration des Écrins : amitié avec la mousse, peur avec le schiste (par contre, pas de peur avec le granit), tendresse avec le lichen, colère avec le vent, tantôt agacement, tantôt amusement avec les syrphes, joie avec les sapins...

En vivant dans ce corps du grand dehors, je rajoute des points communs avec les autres-qu'humains·e·s : la résistance au froid, au vent, aux insectes, la condition de proie, ou de prédateur.

Je rajoute des affinités dans mon corps, je fais famille, je rapproche nos préoccupations sur un rythme similaire. Je ressens une forme de complicité puisque nous vivons ensemble les mêmes événements cognitifs que partagent nos sens, pourtant si différents dans leurs modes de fonctionnement.

Nous partageons des choses.

Quand des existences sont potentiellement comestibles pour d'autres formes de vie, je perçois une intimité (par exemple avec les framboisiers ou les chamois). Dans ces êtres, quelque chose est à l'œuvre comme pour nous, les êtres humains : nous naissons d'un individu (que ce soit une graine ou une femelle), nous nous développons sur une échelle de temps perceptible humainement, nous mangeons et sommes mangés et, puis, nous disparaissions.

Transcorporel et transtemporel

Ces notions apparaissent avec ma lecture de *Quand les montagnes dansent*⁷ d'Olivier Remaud et ses explications de la géologie du Queyras, de la *wet ontology*, des temps épais ou des temps longs.

Il les utilise pour redéfinir la montagne comme une entité vivante et mouvante, plutôt qu'un simple décor rocheux. Le transtemporel entremêle, sur des durées très longues, les échelles de temps géologiques, humaines, végétales...

Tandis que le transcorporel abolit la frontière entre ce que l'on appelle communément le « vivant » et la matière minérale, et permet de se rendre compte d'une interdépendance constante entre tout ce qui existe – les mêmes « matériaux » présents sur Terre se transformant sans cesse pour être tour à tour minéral, végétal, humain...

Le transtemporel ouvre à des échelles de temps immenses. Le transcorporel atténue les frontières entre entités.

Ces deux notions ont été cruciales et ont mené à une redéfinition de ma propre identité, de mon rapport aux autres-qu'humain·e·s, et de cette recherche elle-même, telle que je l'avais formulée au départ.

Elles étaient présentes en germe depuis le début, mais le fait de les nommer et de les prendre en considération m'a fait faire un bond jouissif. Celui de reconsidérer le « Nous sommes Nature » de départ sous un angle sensiblement différent et assumé, tout en pouvant affirmer haut et fort ce que contenait déjà mes textes poétiques liés au crapahutage :

Mon corps n'est pas un intérieur, il appartient autant à la chair de la Terre en métamorphose, dans toutes ses composantes, qu'aux temporalités marines et géologiques. Il n'est en rien possession d'une peau qui est tout sauf une finition.

Le terrestre a une identité fluctuante, de métamorphoses en métamorphoses, jamais fixée.

Identités situées, et non établies.

Tous, sommes métamorphisme.

Sur ce, vive la décomposition et mes cousines les champignons !

(Résidence 12, Dans Les Parages, laboratoire de La Zouze – cie Christophe Haleb, avril 2023)

De là, il n'y avait qu'un pas pour me définir moi-même en tant qu'être transcorporel et transtemporel.

Mon identité humaine-mais-pas-que

Déjà à la résidence 8, à Clermont-Ferrand, j'ai écrit ces lignes :

Pluie, soleil, pluie, vent, tout est là.

Nuages noirs, je prends, brouillard, je prends, éclaircie, je prends, rideau de pluie, je prends. Au cœur des intempéries.

Mon corps ne s'arrête pas à mon corps. Il est humain dans les limites de ma peau, mais il continue d'exister au-delà.

Je suis en partie non-humaine.

Mon ouïe se prolonge derrière les contreforts, mes pensées sont les nuages balayés par le vent, les herbes chantent, mais c'est ma voix qui sort de ma

⁷ Olivier Remaud, *Quand les montagnes dansent...*, op. cit.

bouche. Nous ne sommes pas discontinus. Ma peau de nuage est humide et s'envole.

Je voulais tellement être emmitouflée de nuages que plus rien ne subsiste de mon enveloppe.

Nous sommes bien plus que nos corps, nous allons bien au-delà...

Si je me répands dans le vent, que je sens l'orage au fond de mes tripes, alors les nuages et le vent ont aussi leur place dans mon corps.

Si mon être ne se termine pas à ma peau, l'existence du vent ne se termine pas à ma peau non plus.

(Résidence 8, Boom'Structur, Clermont-Ferrand, septembre 2022)

De chercheuse, enquêtrice, je me suis redéfinie complètement, moi si humaine, si peu humaine, si autre-qu'humaine.

J'en suis arrivée à considérer que la seule identité qui aie du sens serait une transidentité non-humaine/humaine.

Je suis devenue la sorcière transtemporelle et transcorporelle, viande pleine de microbes, touchant le monde à l'aide de tentacules poulpissantes (je trouvais, à l'époque, l'image du poulpe plus sympathique que celle du mycélium fongique), qui constitue une forme appelée corps, car peuplée d'entités non-humain·e·s.

Bide, bactéries, silence et solitude, microbiote. Retour de l'humaine et limites de l'expérience

La neige du Vercors a été une étape de plus dans ce cheminement identitaire...

En plus d'être transcorporelle et transtemporelle, je suis pleine de bactéries, de micro-organismes, de virus, de levures et de champignons... Je suis habitée d'autres-qu'humain·e·s. J'avais trouvé une définition de mon identité qui me paraissait pertinente dans cette recherche – une identité qui me permettait d'abolir toutes les séparations et d'entrevoir le dialogue et la communication sous un autre angle : j'étais une humaine aussi autre-qu'humaine.

J'étais satisfaite.

Et puis, je suis partie pour une nouvelle résidence dans le grand dehors.

Hauts-plateaux du Vercors, mercredi 29 janvier 2025.

Nouvelle lune en verseau.

Du mauvais temps est annoncé avec de forts vents et des chutes de neige.

Première nuit.

Je monte la tente dans la neige au milieu d'une ronde de sapins assez bas.

La nuit est très longue, 14 longues heures d'obscurité.

J'ai un sentiment d'angoisse, ce n'est pas de la peur, pas de l'appréhension, mais une sorte d'angoisse sourde, désagréable.

Le vent fait un boucan incroyable. Ou plutôt les vents. Je n'ai jamais entendu ça.

Au début de la nuit, je me sens en famille dans ce cercle de sapins.

Je dors un peu.

Je me réveille.

Impression totalement différente.

Claustrophobie. Il fait totalement noir, je tâtonne. Angoisse. Panique.
Calme-toi !

Les masses d'air amicales me semblent soudain des masses lourdes, des murs qui m'entourent de partout.

Je suis dans une prison de toile, de vent et de neige. Calme-toi, merde !
Le monde entier autour de la tente me paraît si épais, si dense. J'étouffe.
Il faut dormir.

Lendemain, emmitouflée comme une astronaute, je me mets en marche.
Vers le plus sauvage.

Deuxième nuit.

Il commence à neiger très fort.

Je monte la tente. Je gère.

Il n'y a plus aucun souffle de vent. Rien.

Dès que j'arrête de bouger, le silence est absolu. Épais. Dense. Le silence est assourdissant. Il n'y a absolument aucun son.

De nouveau cette angoisse, cette impression d'être enfermée. Ça n'a aucun sens, l'espace autour de moi est immense, ouvert.

Je ne suis plus enfermée par les hurlements des vents, mais par le silence total.

Il n'y a que moi qui produit du son ici.

La nuit est à nouveau longue, très longue.

Toujours cette angoisse indéfinie, ce sentiment de solitude abyssale.

Je n'ai même pas peur, du tout. Pourquoi cette angoisse ?

Je sens que l'étendue la plus sauvage dans laquelle je me trouve n'est pas au dehors, mais bien dans les recoins intérieurs.

Le silence est assourdissant.

Comme une absence totale.

Hibernation, hivernage.

Cette planète de silence et de vide n'est peut-être pas faite pour mon humanité.

Ce n'est pas un endroit hostile, non pas du tout, rien ne veut me faire de mal, c'est autre chose.

Nous ne sommes pas compatibles, les grandes étendues glacées et ma chair humaine.

Mais nous vivons de concert sans nous heurter. Je dois juste m'adapter pour rester en vie dans ce blanc.

Rien ne m'agresse, l'hiver vit sa vie d'hiver.

C'est dans mon intérieur que quelque chose se trame, que l'angoisse monte, se répand. Les seuls bruits sont des sons qui viennent de mon ventre, de mon estomac, de mon souffle.

Les territoires hostiles ne seraient que des territoires intérieurs ?

Ma tente est posée dans une immensité sauvage, sans barrière, sans porte, sans mur, des dizaines et des dizaines de kilomètres d'espaces ouverts, et je me sens enfermée.

Le blanc et la nuit me semblent faits étonnamment de la même couleur et de la même matière. Ils sont tellement lisses que ma conscience y dérape.

Suis-je beaucoup trop humaine, beaucoup trop désincarnée de ces autres chairs qui tissent le monde, ou ai-je juste oublié et désappris que nous étions parents ?

L'expérience est désagréable par moments, mais magnifique.

Je ne sais plus.

Je pourrais ressentir mon identité transcorporelle et transtemporelle, et je me retrouve dans ma spécificité humanoïde tout intérieure.

Un grand voyage en aller/retour vers des contrées mixtes, superposées, transespèces, transmétéorologiques.

Le lendemain, on ne voit quasiment rien. C'est pire que la veille. Tout est absolument blanc, même l'air.

Je chauffe de la neige, je la bois et je l'ingère. Les bactéries qui habitent dans la partie de mon corps appelée estomac vont se charger de se battre contre les bactéries de cette eau déminéralisée qui n'est pas totalement compatible avec mon fonctionnement optimal. J'absorbe l'environnement dans sa forme liquide et les êtres qui grouillent autant dans la neige qu'en moi négocient pour leurs survies. Je ne sais pas ce qui dialogue au centre de mon être, mais la rencontre a lieu. La neige et moi avons mis en contact ces êtres microscopiques, ça discute à un autre niveau.

Situation astrologique pendant la résidence, et conséquences : nouvelle lune du 29 janvier 2025

Décristalliser toutes les résistances.

Désidentification.

Exigence d'authenticité, d'intensité.

Prises de conscience qui transforme.

Acceptation inconditionnelle de soi, et des autres.

Le quatrième jour, les nuages et le brouillard s'en vont.

Je croise la trace d'un loup. Il a suivi la crête sur ma gauche, et est monté de l'autre côté vers des pentes abruptes. La trace est fraîche.

Je me demande si le sapin a davantage conscience de sa sève et de ses bactéries que j'ai conscience de mon sang et de mes virus ?

Il s'est passé quelque chose d'important là-bas dans cette immensité blanche, mais quoi ?

Qu'est ce qui s'est joué ? Car il s'est joué quelque chose.

(Résidence 21, hauts-plateaux du Vercors, janvier 2025)

5/ Partage. Comment décrire, comment partager

Quand je rentre en studio après mes expériences de terrain dans le grand dehors, c'est le moment de me demander ce qu'il s'y est passé et comment travailler les matières ramenées de ces explorations, comment traiter les réflexions qui y sont nées.

La question n'est plus de trouver comment entrer en communication, en dialogue, en contact avec les autres-qu'humain·e·s, mais bien : comment communiquer aux humain·e·s les dialogues que j'ai eus avec les autres-qu'humain·e·s ? Si dialogues il y a eu.

Pourquoi raconter une « autre » histoire

Je suis convaincue qu'il nous faut changer les histoires qui nous façonnent, et surtout cette Histoire avec un grand H (et pourquoi l'Histoire d'une pomme de pin ne pourrait-elle pas avoir un grand H ?!)

On nous raconte les rois, les guerres, les bombes, les tombes, les traités, les déclarations, les tas de raisons de ne plus faire la guerre, pour finalement la refaire.

Ce sont les histoires que l'on nous transmet à l'école.

Mais n'y a-t-il que celles-là ?

Personnellement, mon histoire est aussi beaucoup une histoire d'humus, de champignons, de rhizomes, de flagelles, de courants marins, de vent, de courses sur la terre, de froid, de chaleur, d'habitats extérieurs, de fruits, de rencontres animales, et de bien d'autres choses.

Un arbre-histoire qui s'étend depuis son ancrage dans la terre jusque dans ses branches étendues dans le vent des possibles autres mondes. Et c'est sous cet arbre que j'aimerais pourrir tranquillement quand ce sera terminé, sans autre artifice que ma décomposition intégrée aux cycles de la vie. Je saluerai les champignons.

Beaucoup de peuples ont des histoires très importantes liées aux éléments naturels.

Pourquoi ne nous raconte-t-on jamais une Histoire liée aux autres-qu'humain·e·s, sans qu'intervienne le héros qui a été plus vite, plus loin, plus courageux, plus longtemps... ?

On a des chagrins, des ruptures, des rencontres, des départs humains... Mais j'ai découvert, lors de mes partages de matières en fin de résidence, que beaucoup d'humain·e·s ont des histoires de rencontres avec des forêts, des amours pour des vagues, des luttes avec le froid, des approches de la roche, des joies avec le soleil, des séparations chagrines avec des arbres... Et cela importe !

Qu'est-ce que je cherche à partager ? Enjeux globaux

Le lieu de retour de chaque exploration dans le grand dehors, c'est le studio, le plateau. Un espace généralement clos, dédié aux arts vivants.

Ce qui a été crucial à chacun de ces retours, c'est l'enjeu de réactivation de l'expérience sensible.

Rejouer en intérieur, entre êtres humains, une partition qui s'est jouée en extérieur entre moult entités.

Comment, dans un lieu clos qui n'a rien à voir avec le grand dehors, montrer, évoquer les présences rencontrées, les ressentis éprouvés ? Faire voir, faire entendre, faire sentir tout ce qui peut se passer là-bas dans le grand dehors quand on le rencontre dans toute sa densité.

Il m'a fallu trouver des solutions pour réactiver ce sensible :

- Convoquer – amener d'une manière ou d'une autre des absences à être présentes sur le plateau, et non pas seulement en les montrant (comme on pourrait le faire en vidéo, ou en ramenant un morceau de bois), mais en les rendant vivantes dans le ressenti de l'instant présent du partage ;
- Ressentir – amener les personnes qui assistent au partage à ressentir des choses qui sont liées à la perception de la densité des existences du grand dehors, telles que je les ai vécues ;
- Évoquer – parler, en mots ou d'une autre façon (sons, images...), des existences végétales, animales, minérales, atmosphériques... en me basant sur mon vécu des expériences du grand dehors, pour amener les regardant·e·s à faire appel à leurs propres souvenirs de rencontres avec des autres-qu'humain·e·s et peut-être leur donner l'envie de retourner les approcher avec une sensibilité différente.

Les dispositifs de partage qui ont été les plus pertinents, selon moi, sont ceux qui ont su laisser une large part à l'imaginaire des regardant·e·s.

Ceux qui ont laissé des espaces de non-dits, de non-montrés entre les récits (visuels, textuels, sonores...), ces espaces nécessaires, justement, pour que chacun·e puisse y tisser ses propres relations au grand dehors, en expérimentant de nouveaux ressentis ou en laissant revenir des émotions anciennes, vécues au contact d'autres qu'humain·e·s.

Avec des bribes choisies de mon expérience, l'enjeu était d'offrir une page où reste assez d'espace pour que chacun·e puisse y tracer ses propres lignes.

Ces bribes, traitées de manières différentes, que ce soit avec des explications théoriques, des envolées poétiques, des matériaux bruts présents au plateau, des images, des sons... constituent ce que l'on a nommé avec les accompagnant·e·s les « récits déployés » : des récits qui utilisent différents médiums, étalés, montrés, projetés, déposés, exhibés, sans lien apparent que celui de provenir de la même expérience de terrain ; pas des récits linéaires donc, mais plutôt éclatés.

Mon rôle, lors de ces partages, a été tour à tour celui d'une guide-conférencière, d'une traductrice, d'une intercesseuse, d'une démonstratrice, avec chaque fois, selon le rôle, une orientation différente de ces moments.

Mais, à chaque fois, l'intention principale du travail de présentation au plateau a été de chercher à rendre perceptible la densité et à activer chez les regardant·e·s une qualité d'attention que j'ai moi-même expérimentée dans le grand dehors.

Ce qui ressort de ces partages n'est pas une compréhension univoque chez tout le monde, mais des expériences souvent décrites comme des voyages, des perceptions nouvelles (ou, en tout cas, autres), des immersions sensibles, une manière d'éprouver le grand dehors tout en restant dedans.

Comment partager ? Les différents outils : mots, images, son, corps

Les mots

Nature. Dès le départ, s'est posée la question de l'utilisation du mot « nature », que je réfute puisque réducteur et marqueur culturel d'une idée de séparation.

J'ai adopté parfois le terme « dehors », mais celui-ci pouvait aussi bien correspondre à un lieu en pleine nature qu'à un lieu citadin. Alors j'ai opté pour le terme « grand dehors », utilisé par

Baptiste Morizot⁸ pour décrire un extérieur qui n'est pas un lieu à vocation strictement humanoïde.

Mais parfois, j'ai dû revenir au mot « nature », pour faire comprendre immédiatement qu'il s'agissait de tout le végétal, animal, minéral, etc.

Au début de la recherche, j'ai aussi utilisé le terme « non-humain » pour décrire ce qui n'était pas nous, mais qui n'était pas non plus l'une de nos créations (comme le béton). Mais ce « non- » pouvait avoir un sens négatif et hiérarchisant. Alors je me suis mise à utiliser « autres-qu'humain·e·s ». Pour l'instant, je n'ai rien trouvé d'autre qui me satisfasse.

Communication. Nous avons eu quelques discussions avec les accompagnant·e·s de L'L quant aux termes « communication » et « dialogue », utilisés pour parler de mon contact avec un arbre, par exemple.

Cette question de la communication avec les autres-qu'humain·e·s a traversé la recherche. Elle a d'abord été envisagée comme un problème : peut-on vraiment dialoguer avec un arbre ou une pierre ? Peut-on utiliser ces mots, alors qu'il faut un émetteur et un récepteur échangeant des informations pour pouvoir parler de communication ?

Cette difficulté d'expression a mis en jeu des problématiques de langage, mais aussi de légitimité, de projection. Peut-on réellement parler de communication avec un nuage ou une pierre ? Ou s'agit-il d'un point de vue anthropocentré ?

Et puis, cette question s'est transformée, métamorphosée d'elle-même, au fil des résidences. Il ne s'agissait plus de savoir si l'on communique ou si l'on dialogue vraiment, mais de s'interroger sur ce qu'il se passe dans la relation. Ce qui a donné une conception élargie de la communication, non plus comme un échange intentionnel de signes, mais comme un échange de perceptions, d'énergies, de matières, d'attentions... Une communication translinguistique, transsensorielle, transcorporelle, sans intention explicite, qui ne relève pas du langage humain, mais qui n'est pas pour autant un silence.

En fait, cette question théorique a été quelque part évacuée par mes expériences de terrain. Pour qu'il y ait communication, j'ai senti qu'il fallait simplement qu'il y ait des énergies qui puissent être en mesure d'échanger. Un flux de vitalité.

La pierre et moi sommes les particules d'un même langage
incompréhensible.

Il y a une communication d'une nature indéfinissable.

C'est tellement simple et tellement magique.

C'est pour ça que c'est tellement magique,
c'est parce que c'est tellement simple.

(Résidence 12, Cassis, avril 2023)

L'invention de mots pour décrire

Les récits traditionnels normatifs du Nord global, sur lesquels nous nous construisons culturellement, prennent en général pour acquis la séparation nature/humanité, et emploient des termes qui collent à ce parti pris.

Je me suis demandé comment trouver des mots, des phrases, des manières de m'exprimer qui ne séparent plus.

Comment inventer des mots qui seraient faits de la chair du monde ? Et non plus tellement éloignés de celle-ci qu'ils n'évoquent plus rien de terrien.

⁸ Baptiste Morizot, *op. cit.*

Une langue parlant du grand dehors devrait faire résonner ce qu'elle nomme. Or la nôtre a globalement perdu ce pouvoir évocateur.

Je voulais trouver d'autres manières pour décrire mes relations, mes rencontres avec les autres-qu'humain·e·s.

Comme par exemple ma relation à l'eau :

J'entre dans l'eau de mer. Il y a relation d'imprégnation épidermique. Du sel reste sur ma peau. De ma substance cutanée s'est répandue dans l'eau.

On pourrait dire, je m'amérise.

Ma peau d'océan, ma peau amérisée. La mer humanisée.

Ou si je rencontre un arbre, on pourrait dire : je m'écorce la paume des mains.

Le tissage des sons d'hiver neige à mon oreille.

Je neige mon pas.

La vue neige les couleurs.

Les branches neigent de l'eau (ça fond).

Il fait de neige en eau (le temps se réchauffe, la température augmente).

Le chemin de neige en boue (tout est quasi fondu).

La quantité de neige :

Le chat coussinets frais.

Le chat poitrail à ras.

Le chat enfoui.

Le chat gelé (trop de temps est passé depuis le chat enfoui).

Duvet d'épilobe en épi (la fin de l'été).

(Résidence 6, Penser sauvage, Seleute, avril 2022)

D'autre part, je me suis demandé comment je pouvais traduire le langage des existant·e·s de ce monde (hors animaux, car le langage de ceux-ci nous est davantage audible, et largement étudié). Si tant est que je puisse le comprendre et le percevoir.

Mais qu'est-ce qu'un langage autre-qu'humain ?

Est-ce qu'être, exister et produire un bruit constitue déjà un langage ?

Le bruit des feuilles chahutées par le vent, est-ce un mode d'être des feuilles ou du vent ? Ou un mode d'expression de la rencontre ?

Le vent dans les feuilles de bouleau donne-il le même son que le vent dans les feuilles de chêne ? Un oiseau chante-t-il de la même façon posé sur un bouleau ou posé sur un chêne ?

J'ai eu envie d'écouter et d'imaginer autour d'une langue autre-qu'humaine, comme le bruit des vagues, le clapotis de l'eau, le tonnerre, le vent dans les feuilles...

J'ai pensé que tout mouvement est une langue, car il est l'expression de quelque chose.

Mais comment la pierre s'exprime-t-elle alors ? Elle qui, apparemment, ne se déplace pas d'elle-même.

Si elle est déplacée par le vent, parle-t-elle sa langue ou parte-t-elle la langue du vent ?

Mais les feuilles aussi ont besoin du vent, de l'air, pour émettre un son.

Mais nous aussi nous avons besoin du vent pour émettre un son.

Et ce son exprime quelque chose.

L'invention de récits pour amener un point de vue moins normatif

À la résidence 5, à Bain Public (St Nazaire), en janvier 2022, j'ai choisi d'écrire une fiction et de la raconter en montrant des photos de presse et d'autres, prises en première partie de résidence, lors de l'exploration en barque du marais de Brière.

Le récit était volontairement raconté dans un style de témoignage véridique.

C'est le récit du ragondin : je me suis arrêtée quelques minutes sur une espèce d'îlot pour satisfaire un petit besoin, et j'ai remarqué, de retour sur mon embarcation, une série de petites crottes sur le banc de rameur, dont l'ensemble formait une sorte de flèche. Bizarre. J'ai regardé dans la direction indiquée, et constaté la présence de morceaux de carapace d'écrevisse insérées dans le tronc d'un arbre. J'ai ensuite relevé sur une carte jusqu'où cette flèche pouvait bien mener : Besançon ! De retour au lieu de résidence, j'ai mené une enquête et passé de nombreux coups de fil qui m'ont permis d'entrer en contact avec un monsieur résidant dans cette ville, ardent défenseur des ragondins, et qui a l'habitude de manifester pour la sauvegarde des espèces dites « nuisibles », le plus souvent déguisé en écrevisse. Étrange...

Vrai ? Faux ? Mi-vrai ? Mi-faux ? Peu importe, ce type de récit est une manière de glisser le doute dans l'esprit des regardant·e·s. Et ça a fonctionné !

Mais les mots sont loin d'être les seuls ingrédients qui m'ont permis de créer ces entrelacs que j'ai cherché à réaliser lors des partages de fin de résidence.

Les images

Les agencements

« Tout phénomène particulier sur lequel nous pouvons centrer notre attention comprend dans sa constitution la totalité des relations dont il est le résultat momentané. »

(Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, op. cit. , p. 431)

Lors de mes partages de fin de résidence, des photos (et plus occasionnellement des vidéos) prises lors de mes explorations dans le grand dehors, m'ont régulièrement servi de points d'appui à des récits. Mais plus singulièrement, j'ai utilisé la photo pour développer ce que j'ai appelé des « agencements ».

Un agencement est à la fois une réalité du terrain (liée à la notion d'enchevêtrement) et une manière d'expliquer et de présenter visuellement et textuellement ce que je perçois de la densité du monde-en-train-de-se-faire. C'est à la fois une pratique de terrain photographique et une modalité de partage lors des fins de résidence.

Il s'agit tout d'abord de prendre, en extérieur, une photo du sol, sans volonté de cadrer quelque chose de beau, ni de pointer quelque chose en particulier. Une sorte de plan rapproché d'un endroit au hasard. Une image rassemblant à ce qui pourrait être pris *a priori* pour du n'importe quoi : feuilles, branches, trous, terres, champignons, petits déchets, empreintes, coquilles...

Par après, de retour au studio, commence le travail d'observation, d'imagination et d'écriture. Je regarde attentivement le cliché et je mets en marche l'imagination.

Il s'agit d'expliquer avec le plus d'exhaustivité possible ce que montre la photo, et surtout, ce qu'elle ne montre pas. C'est un mélange réalité/fiction qui se doit d'être le plus plausible possible et qui tente d'expliquer tout ce qui a amené cet agencement d'éléments à se présenter tel qu'il est – au travers des âges et des événements qui se sont succédé, jusqu'à l'instant où le cliché a été pris.

Et cela, avec l'idée que ces agencements sont, d'une certaine manière, une langue de communication dans le sens où il y a, dans ces agencements, comme des témoignages d'activités, des indices de présences, des restes, des traces, qu'il me plaît de prendre comme des messages ou des paroles, des bribes de ce qui se passe hors du regard humain (mais qui peut inclure des traces de sa présence).

Je cherche une sorte de dialogue.

Tout agencement est une narration correspondant aux transferts d'énergies, d'air, de mouvements, de vécus, de passages, d'activités de l'ensemble des existant·e·s. Que ce soit l'arbre, la biche, la fourmi, la terre, le vent, l'eau, la température, le temps, le chien, la femme, l'ensemble de ces composantes parle par ces agencements. Photographier ces assemblages, ce n'est que figer, l'espace d'une microseconde, une seule facette de l'infinie sphère des perceptions, qui en contient des milliards de millions ; c'est proposer un récit, un langage, à un endroit bien précis. C'est infime, mais c'est quelque chose. Et cela parle du transtemporel et du transcorporel, car cela montre un enchevêtrement de transformations, de déplacements, de n'importe quelle matière sur un long laps de temps.

Cette première démarche a ensuite donné lieu à un autre travail textuel que j'ai nommé « les agencements géants ».

Il ne s'agissait plus d'imaginer un récit à partir d'une photo, mais à partir de la situation même du futur partage de fin de résidence (le studio, les partenaires et accompagnant·e·s de L'L présent·e·s, les habitant·e·s humain·e·s et autres-qu'humain·e·s aux alentours, les événements géologiques, atmosphériques, etc.)

En somme, écrire un texte détaillant ce qu'il est en train de se passer avec tous ces éléments, tels qu'ils se présentent exactement au moment où je lis le texte lors du partage.

Pour ce faire, à la fois j'imagine des histoires possibles et j'utilise des informations sur le lieu (sa construction, sa situation sur la planète, ses histoires...) Il y a dans cette démarche une volonté de nous placer au sein (et non au centre) d'un gigantesque enchevêtrement transtemporel et transcorporel. La lecture de ce texte s'est généralement faite en début de partage, pour « mettre en condition » les participant·e·s.

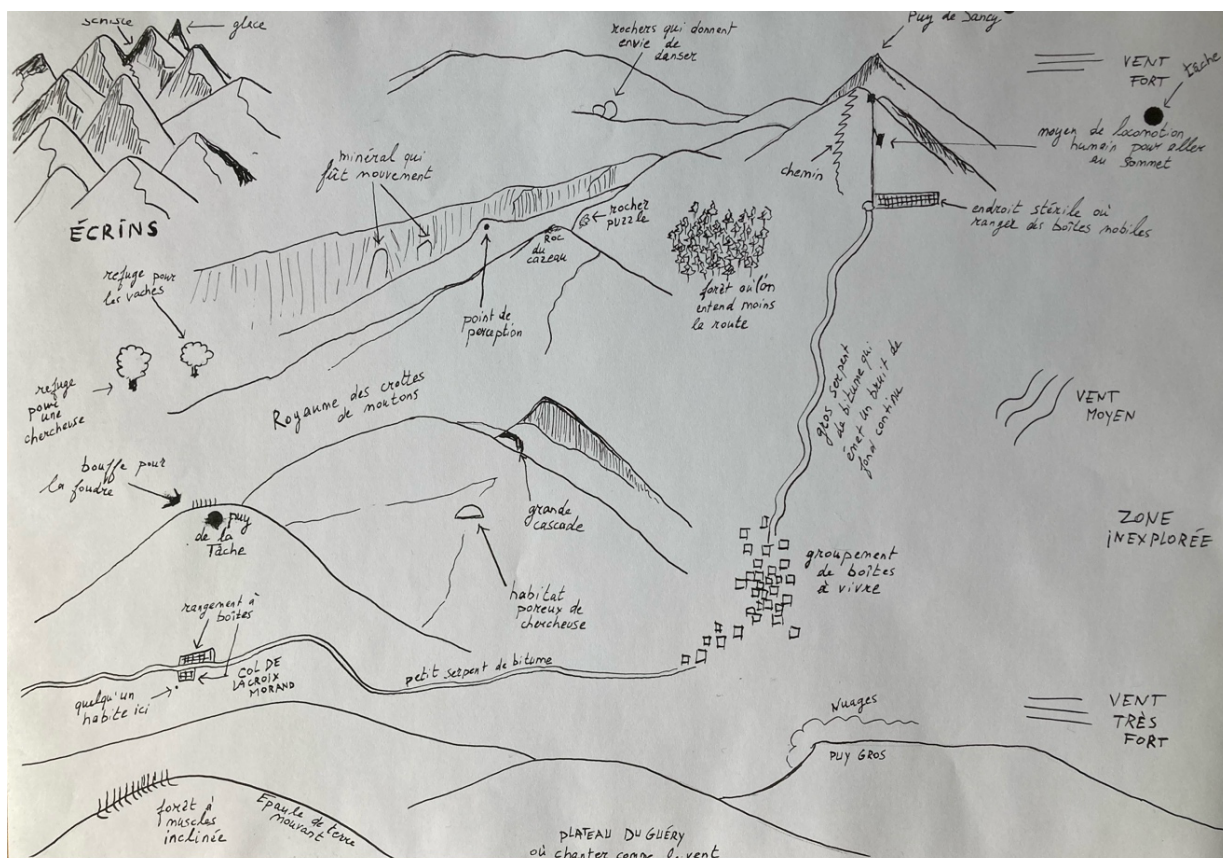
Les dessins de cartes

Parfois, pour situer les pérégrinations effectuées lors des moments de résidence dans le grand dehors, je dessine une carte, où figurent des endroits qui ont été importants. Cela peut être un lieu de perception active, un endroit où il y a eu rencontre avec un·e autre-qu'humain·e, un lieu à partir duquel j'ai écrit un récit, etc.

À la résidence 8, à Boom'Structur (Clermont-Ferrand) en septembre 2022, j'ai ainsi distribué une carte aux participant·e·s, tandis que je prenais le rôle de guide-conférencière.

En amont à mon arrivée à Boom'Structur, j'étais partie explorer les environs du Puy de Sancy, à pied sur plusieurs jours (en logeant sous tente). Lors du partage de fin de résidence, j'ai raconté ce que j'avais vu, vécu, et expliqué ce qu'il se passait dans les différents lieux parcourus (indiqués sur la carte), selon mon regard. En parallèle, je projetais des photos, anodines *a priori*, de ces endroits : une forêt jonchée de troncs récemment coupés, cadavres empilés, morceaux de vies déchiquetées exhalant des récits d'apocalypse ; d'autres arbres complètement courbés racontant des mouvements telluriques, des pulsions de vie vers le ciel grâce à des forces musculaires, dont les troncs gardent de sensuelles traces ; des empilements de roches comme un puzzle géant prêt à s'écrouler dans 10.000 ans ; des vaches qui n'aiment pas la pluie ni les imitations des promeneurs ; le logis d'un furet minuscule, terré au bord d'une terrasse de restaurant ; des chevaux qui servent de bouffe à la foudre...

J'ai raconté des lieux bien connus de la plupart des regardant·e·s, mais qu'iels ne connaissaient pas sous cet angle. Et iels sont reparti·e·s avec cette carte, avec pour certain·e·s l'envie d'aller parcourir à leur manière les lieux qu'elle reprend.



Carte du Puy de Sancy (Résidence 8, septembre 2022).

Puis, petit à petit, au fil des partages de fin de résidence, j'ai tenté de trouver une autre manière de faire ressentir le grand dehors qu'en étant moi-même, debout face aux participant·e·s, en train de raconter en mots et en images.

Le son

De la mer Méditerranée aux corniches d'Armentières, en passant par le ruisseau du Chardonnet dans les Hautes-Alpes ou le massif des Écrins : le son comme langue parlée par les autres-qu'humain·e·s et comme mode de partage a été présent tout au long de la recherche.

Le simple fait d'enregistrer des sons est une chose qui m'a très vite interpellée.

On dit « prise de son ». Mais rien n'est pris, rien n'est volé.

Après l'enregistrement, il n'y a pas de silence.

Lorsque j'enregistre, je capture quelque chose que je n'ai pas soustrait.

Le chant de l'oiseau était encore présent dans sa gorge au moment où son chant a été mis en boîte.

Mais dans l'écoute postérieure, il y aura forcément l'absence physique de l'oiseau.

Dans cette disparition, où est la place de la « chose » absente qui a provoqué le son ?

Dans l'audible, il y a l'invisible.

C'est là que l'imagination peut prendre le dessus : elle crée, au cœur de l'invisible, une réalité propre à chacun·e.

Au moment de l'enregistrement, les sons sont en lien direct avec la vie. Ils sont le mouvement auditif d'agissements divers et variés en train de se passer. Des indices. Des traces. Des témoignages.

Ils sont intrinsèquement liés aux formes de vie qui se déroulent à l'instant T.

La perception sonore est une très riche perception directe d'un être-au-monde, de l'ordre de l'immersion plutôt que de l'observation.

Cette densité sonore rend perceptible les infinités de modes d'existence différents qui peuplent le monde.

Il y a des endroits où la rivière, l'oiseau, l'humain, le vent sont présents, exactement à la même place, au même moment. Ils s'interpénètrent. Et un oiseau occupe beaucoup plus de place que son petit corps. Sa présence est aussi vaste que là où porte son chant.

La présence sonore va bien au-delà de la présence physique.

En général, la contemplation d'un paysage n'est qu'une affaire d'œil : ce n'est pas grand-chose, c'est même relativement stérile – c'est de l'ordre du poster plat.

Alors, peut-être pour ces raisons, l'utilisation du son dans la salle close du studio est la manière la plus vivante, immersive et sensible pour évoquer le grand dehors. En tout cas, c'est une des façons qui m'a paru la plus pertinente.

L'oreille nous emmène vers des univers plus vastes.

Les sons m'ont permis d'inventer des récits transcorporels et transtemporels, qui invitent à des voyages au-delà des matières et des temps et qui convoquent une densité encore plus élargie.

Exemple : le morceau *water complexity langage* de la résidence 12, en avril 2023.

À Cassis, j'avais enregistré des sons en bord de mer, à différents endroits, proches de l'eau, plus loin, dans des grottes, sur les galets, sur le sable, sur la pierre érodée, de fines gouttes, de grosses vagues, etc. Et j'ai ensuite effectué, dans le studio à Marseille, un travail de mixage, de réductions et d'étirements de tous ces sons.

L'idée était de faire entendre à la fois le bruit d'une goutte d'eau qui tombe au même endroit sur des millions d'années et crée une stalactite, le mouvement des galets qui est sans doute le même aujourd'hui qu'il y a 10.000 ans, le bruit du passage d'un liquide en fusion à l'état de roche, les vaguelettes qui érodent le rivage, les sons sous-marins qui bruissent de milles vies... Bref, un maelström qui n'est autre que l'enchevêtrement des événements de l'eau sur des temps très longs, que je voulais faire entendre comme étant la langue parlée par la mer, et un voyage dans ses récits illimités.

Le corps

Dès la première résidence uniquement dans le grand dehors, en été 2021, en Croatie, je sens que le corps sait, qu'il me relie par son flux de vitalité aux autres-qu'humain·e·s.

Dans une relation autre, par tous les pores de la peau, mon corps dialogue.

En contact. En contact. En contact.

Ma peau sait du monde des choses que mon cerveau ignore.

S'il y a dialogue, forme de rencontre, forme de communication, j'ai l'intuition que cela passe par la peau.

La peau non pas comme limite, mais bien comme texture, point de passage relationnel.

Par ailleurs, tous les éléments constituant cette planète se retrouvent partagés par les types d'existence, en différentes quantités et sur des rythmes de changements variés, transformés ou non. Et bien évidemment, nous sommes traversé·e·s par de l'air et des particules, il y a même ingestion, pénétration. Tout ceci accroît la possibilité d'une communication d'un autre type. En tout cas, c'est ce que je peux me permettre de penser, ma démarche étant artistique et non scientifique ! Ce qui me permet de me mettre en marche dans la recherche, et d'aller dans le sens d'une relation proche avec l'autre-qu'humain·e, un dialogue intérieur de transferts de composants qui n'est pas imaginaire.

Pourtant je me suis heurtée à une espèce de paradoxe au tout début de la recherche.

Je ressentais comme un nœud autour de la question du corps enquêteur : d'un côté, l'envie de m'extraire d'un point de vue anthropocentré, voire de faire disparaître le « je » dans une démarche éthique d'ouverture ; de l'autre, l'impossibilité concrète de sortir de ma propre condition carnée et située – le corps que je cherchais à effacer est aussi celui qui ressent, perçoit, interprète...

Cette contradiction, qui pouvait paraître handicapante, s'est révélée être un problème insoluble (et ne trouvant pas de résolution, il a cessé d'être un problème !) Et lorsque les notions de transtemporel et de transcorporel se sont affirmées comme points centraux de la recherche, la tension s'est adoucie.

L'importance accordée au corps dans cette recherche devait nécessairement se déployer sur le plateau lors des partages : puisque l'essentiel de l'expérience passait PAR et AVEC lui (qu'il s'agisse de convoquer, de ressentir ou d'évoquer), l'usage de mon propre corps s'imposait pour témoigner et transmettre les vécus extérieurs.

Il s'agissait de le réintroduire sur le plateau, au même titre que j'invitais les éléments autres-qu'humains à s'exprimer, afin de faire du corps le passeur direct de ces récits. J'avais imaginé un corps en mouvement, qui aurait su transmettre de l'organique, du terrien, du végétal, du minéral...

Mais cela m'a été très difficile. J'avais l'impression récurrente que la véracité des ressentis de terrain ne pouvait être réactualisée sur le plateau, car cela aurait été artificiel. Or je me sentais dans une démarche quasi-scientifique de communication avec les autres-qu'humain·e·s, qui n'était envisageable que dans le grand dehors, et non-reproductible : toute « création » autour de cela aurait été de la contrefaçon forcée, ou pire, anti-éthique.

Par ailleurs, les ressentis si puissants, qui ont donnés naissance aux réflexions qui faisaient avancer la recherche, s'étiolaient assez rapidement de retour dans le monde unicohumain*. Exemple : le crapahutage dans les roches de Cassis, qui avait mis mon corps sens dessus dessous à travers une infinité de mouvements et m'avait fait ressentir viscéralement le transcorporel, eh bien, de retour en salle, face au vide du tapis de danse et des murs, remettre mon corps en mouvement s'est révélé impossible ; j'avais la sensation désagréable de faire semblant, incapable d'exprimer ou de convoquer quoi que ce soit, tant l'absence des rochers était criante.

À chaque résidence revenait la même question : comment recourir au corps sur le plateau, autrement qu'en étant bipède, humaine parlante, dans le style guide-conférencière ?

Jusqu'à la résidence 17, à la Montagne Magique, à Bruxelles, en mai 2024.

C'est là qu'est (re)venu le travail du corps au plateau, d'une manière que je trouvais pertinente et satisfaisante, et qu'est arrivé un nouvel outil : la corde.

Et ce, grâce notamment à la lecture des écrits d'Ema Bigé sur les perceptions neurodiverses⁹.

La corde

Au dernier étage de la Montagne Magique, il y avait des poutres dans tous les sens, un jardin sauvage auquel accéder en utilisant l'échelle de secours et en passant par les toits, une corde pour m'entraîner à faire des nœuds pour mes examens de guide pendant les pauses, les

⁹ Emma Bigé, *Mouvementements. Écopolitiques de la danse*, La Découverte, 2023.

Dans cet ouvrage, Bigé analyse les pratiques somatiques par lesquelles nos gestes révèlent nos interdépendances avec le monde qui nous entoure. Ce qu'elle appelle « mouvementements » désignent les « mouvements en moi qui ne sont pas de moi », comme la gravité, le flux sensoriel ou la respiration. Bigé met en avant les manières neurodivergentes de capter ces forces sans filtre rationnel ou utilitaire. Elle refuse la perception normative, valide, capitaliste. Les perceptions neurodiverses (telles que l'hyper-sensibilité, la synesthésie ou des rapports singuliers à la proprioception) ne sont plus lues comme des déficits, mais comme des manières d'habiter le monde de façon poreuse et interconnectée).

fenêtres grandes ouvertes sur le chant des oiseaux, l'envie de voir la salle sous différents angles, l'envie aussi d'utiliser mes muscles, le souvenir des lignes de Bigé... Bref, tout était réuni pour qu'émerge une nouvelle pratique qui allait mettre le corps en mouvement. Je me suis d'abord laissée pendre à la corde, éprouvant la gravité, puis j'ai fini par la tendre entre différentes poutres à différentes hauteurs, créant ainsi une espèce de toile dans laquelle évoluer, permettant à mon corps de passer d'un niveau à un autre, rampant en équilibre, se tractionnant vers de nouvelles positions, etc.

Par après, je suis sortie en forêt pour installer le même dispositif entre les arbres.

Que se passe-t-il avec cette pratique de la corde ?

Il y a l'obligation absolue d'être pleinement présente.

La lenteur s'impose : je dois ressentir chaque bruissement du corps en équilibre, sinon c'est la douleur ou la chute.

Je dois réajuster sans cesse ma position, de quelques millimètres, de quelques centimètres, pour me trouver juste à l'endroit qui permet l'équilibre et la détente.

La plus petite oscillation a son importance. Le plus petit déplacement d'air ou d'énergie a ses répercussions.

Je dois laisser le corps diriger. Depuis le tréfonds des organes jusqu'à la peau, il est seul à savoir quoi faire. Si la pensée intervient, c'est la douleur ou la chute – inévitablement. La communication est stoppée net. On ne triche pas dans ces dialogues : il y a des corps-à-corps ou rien.

La gravité m'oblige à porter attention à l'état de mon être en fonction de la corde, qui elle-même se trouve tendue grâce à la solidité des êtres ancrés dans le sol par leurs racines.

La respiration guide les muscles, qui comptent sur les os et la peau pour dialoguer avec la corde.

Ce crapahutage mi-aérien mi-terrien correspond aux explorations haptiques et neurodiverses que j'essaie de développer dans la communication avec les autres-qu'humain·e·s. Je suis dans un même *modus vivendi*.

La « petite danse »¹⁰ intérieure de mes organes s'accorde aux mouvements imposés par la gravité.

La douleur que procure la corde devient une irradiation d'énergie forte, qui amène un ressenti musculaire comparable à un état de présence accrue dans le grand dehors. Une vigilance corporelle, une nécessité de dialogue musculaire avec le monde-en-train-de-se-faire, avec mon corps-en-train-d'évoluer dans un type de perception qui oblige à voir autrement.

Mon corps, empli du mouvement des végétaux, se positionne sur la corde comme le vent glisse sur les branches.

Je ressens ces mouvements autres-qu'humains et je les vis par chaque millimètre de corps sur cette corde enlacée aux arbres, vivants ou morts (les poutres), au ciel et au sol.

Je bouffe la forêt, et son mouvement me rentre à l'intérieur, pour être ensuite intégré par mes veines et mes articulations, qui me transforment en récepteur-émetteur de nos sèves communes.

J'agrandis la territorialité de mon corps à celle de la forêt. Chacune de mes contractions musculaires parle en langue sève.

J'écoute, pour que d'intimes mouvements intérieurs puissent répondre.

La brûlure de la corde est une réalité matérielle du monde qui me réveille.

Je manquais de l'empreinte du monde dans ma peau sur le plateau, la corde me fait ressentir cette empreinte.

¹⁰ Je reprends ici le terme utilisé par Emma Bigé dans *Mouvementements* (op. cit.), elle-même faisant référence à la « *Small Dance* », pratique somatique du danseur et chorégraphe américain Steve Paxton.

Lors du partage de fin de cette résidence, une seule et même corde lie mon mouvement et la présence des regardant·e·s, installé·e·s dans des hamacs face aux fenêtres ouvrant sur le jardin.

Le vol de l'oiseau s'imprime dans les muscles de mes bras et je prends connaissance des traits de caractère de l'air du crépuscule.
Je nage dans l'air.
La corde vibre sans cesse.
Je suis tendue entre des mondes qui se tiennent la main.
Je suis accordée au mouvement des vents intérieurs humains, végétaux et telluriques.
Quelque chose circule que je ne saurais décrire.
Nous faisons densité. Nos corps humains, leurs corps d'arbres, l'air et le vent.
Nous dansons sur les divagations d'un orchestre à une corde qui s'élargit dans l'espace comme les cernes des arbres. La partition de nos dialogues est annotée de bleus, de nœuds, d'oxygène émis et reçu, de chlorophylle et du craquements des ostroncs*.
Des histoires de sève et de sang se racontent et leurs langues communes sont faites d'autres matières que les mots.
Chaque partie, la corde, l'arbre, l'humaine, garde inscrite dans son corps l'empreinte de cette relation inopinée. Ces sensations sont leurs traces de discussions organiques.
Tous « ont fait place dans leurs intérieurs à d'autres mouvements que les leurs. »¹¹
D'autres points de vue, d'autres corps ont été adoptés.
La chair, le tissu et le bois sont pénétrés d'indices de la présence des autres.
(Résidence 17, Montagne Magique, Bruxelles, mai 2024)

Comment partager ? L'enchevêtrement des outils : orchestration, enjeux d'écriture, axes de réflexions. Comment dérouler une dramaturgie de l'enchevêtrement ?

Il y a eu différents enjeux particuliers pour chaque fin de résidence, en fonction des discussions avec les accompagnant·e·s de L'L, du parfum de chaque lieu, des besoins dans l'avancée de la recherche...

Le faire-attention a été un point central autour duquel développer une narration, raconter des expériences de faire-attention, amener à faire attention à.

Cet enjeu a traversé l'ensemble des propositions de partage.

Mais il y a eu d'autres enjeux, plus concrets :

Négocier l'espace

Au début, l'espace du plateau n'a pas été vraiment pensé comme un espace global à organiser. J'étais simplement présente en tant que raconteuse, en général avec un écran de projection. Puis, petit à petit, avec l'envie de sortir du schéma de « guide-conférence », j'ai commencé à utiliser l'espace de manière plus construite. Tout d'abord de manière involontaire, en plaçant différents éléments par-ci, par-là (pierres, tente, morceaux de bois, écran...), entre lesquels j'allais et venais un peu au hasard. Par la suite, j'ai commencé à penser une véritable occupation pertinente de l'espace, avec des itinéraires précis et calculés.

¹¹ Emma Bigé, *op. cit.*

Cette gestion de l'espace est allée de pair avec une recherche de façons de placer et de déplacer les regardant·e·s/participant·e·s, pour qu'ils vivent une expérience de groupe ou/et une expérience en solo.

Solitaire/collectif

Un exemple particulier de ce mariage entre l'espace et l'expérience vécue par les participant·e·s est la résidence 22 à l'Usine C, à Montréal, en avril 2022.

Au milieu du studio de danse, trônait une grande table, avec autant de chaises que de personnes présentes.

À divers autres endroits de la salle, j'avais installé des stations d'écoute où chacun·e pouvait aller s'asseoir, prendre un casque d'écoute et entendre différents sons créés en résidence. À chacune de ces stations, j'avais placé des coussins ou une chaise, parfois cachée par un drap ; bref, mon envie était d'en faire des endroits plus intimes.

Après les écoutes en solo (toutes différentes, sur des temps différents), nous nous sommes retrouvé·e·s autour de la table commune où j'ai fait une proposition performative, avant d'inviter tout le monde à se rendre vers un groupement de chaises placées devant un mur blanc, comme un petit cinéma, où j'ai projeté un plan fixe de la vue depuis mon bivouac dans le Vercors, avec pour seule bande son, une voix *off* reprenant des extraits de mes notes.

Durant ces trois temps du partage de fin de résidence, chacun·e a donc vécu une expérience à la fois singulière et commune.

Dedans/dehors

La quasi-totalité des partages s'est faite en intérieur.

Il y a eu deux tentatives d'aller dehors :

La première, à Berlin, lors de la résidence 18 au Centre français, en août 2024, où les participant·e·s ont été amené·es les yeux bandés et, dans les oreilles, un enregistrement d'un parcours dans le métro, jusqu'à une cabane que j'avais construite dans un parc tout proche du lieu de résidence.

La seconde, à Rennes, à Au bout du plongoir, en juillet 2025, où, après un moment collectif en intérieur autour d'une table faite avec un plateau suspendu par une corde, tout le monde s'est retrouvé dans un petit sous-bois en bordure de rivière, dans des hamacs reliés par la même corde qu'à la Montagne Magique à Bruxelles, avec la même intention : qu'elle soit un lien entre tous·tes – j'étais pour ma part couchée sur cette même corde.

Mais le pouvoir évocateur d'être en intérieur a été, selon moi, plus puissant, car il offre un espace d'imaginaire plus large. Et c'est en intérieur également que les défis d'écriture se sont révélés plus intéressants – le grand dehors se suffisant à lui-même.

6/ Tentatives (en formes de tentacules) de (re)définitions, pour l'avenir

J'aimerais clore ces *Traces* en proposant d'une part une définition de notre époque tournée vers un avenir plus juste pour l'ensemble des existences et, d'autre part, en revenant sur ce qui m'a lancée dans cette recherche maintenant que je suis nourrie par les chemins identitaires parcourus grâce à mes rencontres avec les autres-qu'humain·e·s.

Peut-être pour essayer de proposer quelque chose qui (me) permet de re-penser le monde avec une certaine joie.

« Voilà le terrain.

Ça commence ici.

Et tu te demandes : qu'est-ce que je peux faire pour t'aimer ?

Tu ne sais pas à qui tu le demandes (aux plantes, aux champignons, aux créatures marines ou terrestres que tu côtoies), mais ce sera ta pratique de mouvement : une orientation envers l'amour, une pratique active de tendresse. »

(Emma Bigé, *op. cit.*, p. 213)

Ubuntucène

Anthropocène ne me convient pas, je le trouve même affreux, car il place à nouveau l'être humain au centre de toute chose, et comme marqueur de toute une ère géologique !

Je voudrais proposer Ubuntucène.

Il est grand temps de cesser de se méfier de l'expérience sensible et d'entamer des dialogues cohérents avec toutes les formes d'existence qui composent la chair du monde.

« Il faut penser avec son corps terreux. »

(Carol Bigwood, "Renaturalizing the Body (with the Help of Merleau-Ponty)", dans *Hypatia: A Journal of Feminist Philosophy*, Volume 6, Numéro 3, automne 1991)

C'est autant une question d'éthique, de respect, de dignité, que de responsabilité.

Prendre en charge notre véritable humanité ne se fera pas sans connexion avec ce qui n'est pas humain, ni sans rendre des conditions dignes d'existence à ce qui n'est pas humain.

Ubuntu est un concept humaniste issu des langues bantoues d'Afrique australe, qui se résume souvent par la formule : « Je suis parce que nous sommes »¹². C'est une philosophie de l'interdépendance, de la bienveillance, de la solidarité et du respect mutuel. À l'origine centrée sur la communauté humaine, elle affirme que notre propre humanité dépend de celle des autres, et montre l'importance du lien entre chaque individu, du lien AVEC les autres, de l'interconnexion, de l'attention portée aux autres, dans un « je suis ce que je suis parce que vous êtes ce que vous êtes »¹³ qui se joue dans un constant réajustement créatif.

« -cène » (du grec *kainos*, nouveau) : en géologie, cela désigne une époque.

¹² John S. Mbiti, *African Religions & Philosophy*, Heinemann, 1969.

¹³ Desmond Tutu, *Il n'y a pas d'avenir sans pardon. Comment se réconcilier après l'Apartheid ?*, traduction Josiane et Alain Deschamps, Albin Michel, 2000.

L'Ubuntucène, c'est le rêve d'une nouvelle ère terrestre, où la philosophie de l'interdépendance n'est plus restreinte aux seuls humains, mais élargie à l'ensemble des existants.

Le « nous » de « je suis parce que nous sommes » englobe les animaux, les plantes, les rivières, les minéraux, les vents, les écosystèmes etc... C'est l'ère de la symbiose générale et de la tolérance inter-espèces.

Au-delà d'une simple cohabitation passive, l'Ubuntucène implique un respect actif des besoins et des cycles de chaque espèce. L'humain n'est plus un prédateur suprême, mais un cohabitant qui dialogue avec tolérance et diplomatie.

Le statut de l'humain change. Ce qui fait sa spécificité (comme sa capacité technique ou sa conscience) ne lui donne pas un droit de domination, mais un devoir de protection et de soin envers la communauté élargie, une responsabilité (respons-habilité¹⁴) dans la relation, et une place tout sauf centrale.

L'Ubuntucène, ce serait en fait l'ère de la réconciliation. L'avenir philosophique et écologique d'une planète où l'éthique de la réciprocité universelle remplace la logique d'exploitation, faisant de la planète Terre une communauté de destinées partagées.

« Nous sommes Nature »

Au fil du processus, le thème principal de la recherche s'est transformé : du rapport avec l'autre qu'humain vers un rapport à moi en tant qu'autre-qu'humain·e.

La question de l'identité a pris de l'importance avec les notions du transcorporel et du transtemporel.

Ce qui a remis en question certains nœuds apparus au début, comme celui de l'anthropocentrisme. Si l'humain est lui-même composé de processus autres-qu'humains, où situer réellement cette frontière ? La question est alors devenue moins celle de notre rapport aux autres-qu'humain·e·s que celle de notre rapport à nous-mêmes, puisque nous faisons quelque part partie des autres-qu'humain·e·s.

Cette recherche parle en définitive de métamorphose des points de vue : changement des modes de perceptions, des modes d'attention, des récits que nous racontons sur nous-mêmes et sur les autres.

Ce qui se révèle crucial, c'est l'espace « entre » : entre soi et l'autre, entre humain·e et autre-qu'humain·e, entre perception et langage. Un espace où quelque chose se passe, se transforme, circule, sans nécessairement se définir.

Les concepts et notions hétéroclites nés de la recherche se retrouvent tous à décrire la même réalité en parlant de choses différentes : moi-même en tant qu'humaine très humaine mais pas qu'humaine, le végétal très végétal mais pas que végétal, le minéral très minéral mais pas que minéral, etc. À l'infini.

Dire « Nous sommes Nature », c'est formuler un paradoxe où l'identité commune et la différence coexistent.

En affirmant cela, j'utilise le verbe être pour établir une identité commune, un principe de continuité où l'humanité ne se situe pas en dehors du monde végétal, animal, minéral, atmosphérique...

Pourtant, la formulation même de cette phrase demande l'existence de deux concepts distincts (« nous » et « nature »), introduisant une dualité dans cette unité. Or je pars du principe qu'il n'y a pas séparation. Mais entre les deux, c'est tout de même un espace abyssal. Un espace qui, en fait, n'en est pas un ! Il sert seulement à illustrer la complexité de notre condition : une

¹⁴ Donna J. Haraway, *Vivre avec le trouble. Faire des parents dans le Chthulucène*, traduction Vivien García, Éditions des Mondes à Faire, 2020.

distance conceptuelle qui, au lieu de nous séparer, constitue la possibilité même de notre existence en tant que formes singulières ; un espace où se forment « nous, les formes », mais qui n'est pas une frontière, puisque plein de nos inter-relations symbiotiques. La possibilité du même est rendue effective par la possibilité du différent. Iel est ce qu'iel est parce que je suis ce que je suis, et vice versa. Il n'y a pas de fusion, mais pas de séparation non plus. La distance étant précisément ce qui nous permet de nous définir (entre autres par la conscience, pour nous, les humain·e·s) mais ne nous sépare pas.

Sans pourtant « renier » aujourd'hui cette phrase, point de départ fondamental à cette recherche, je proposerais aujourd'hui une autre formulation – notamment pour éviter le terme « nature » :

Nous sommes humain·e·s car autres-qu'humain·e·s.

Même si cela reste encore en réflexion, et en devenir...

Pour terminer, je voudrais laisser la parole à une roche calcaire des falaises Soubeyrane à Cassis, même si elle n'a rien dit de tout cela, même si c'est moi qui ai écrit ce texte :

Je suis posée dans un équilibre précaire pour mes temps épais. Je ne resterai pas dans cette position longtemps, mon placement ne tient pas à grand-chose, un soubresaut de magma, un craquement de plaque tectonique lointaine, et je changerai de position. Ce sera demain, longtemps, longtemps, longtemps, après que l'humaine qui s'accroche à mes plis ne se soit décomposée.

Je suis un habitat. Des centaines de microscopiques coquilles s'accrochent aussi à mes plis, des générations de coquillages trouvent la vie en moi, sur moi. Des gouttes d'eau me frappent et finiront par me trouer. Les couleurs des surfaces qui me délimitent pour l'instant changent en fonction des contacts avec l'eau, avec les rayons solaires, comme la peau de cette humaine qui crapahute dans mes plis et mes replis.

Les vagues qui se cognent à ma texture racontent des épisodes climatiques qui se passent loin des côtes. Les vents d'ailleurs parlent aux pierres d'ici. Mon corps est transtemporel, transcorporel.

Demain je serai sommet de montagne ou lichen, comme cette humaine qui s'était accrochée à mes plis il y a des millénaires. Nos limites se sont frottées un instant et nous avons créé mémoire commune dans cette rencontre. Nous nous rencontrerons au travers d'autres limites, après le temps des métamorphoses.

Et nous nous endormirons dans les fleurs.

(Résidence 12, Marseille-Cassis, avril 2023)